

---

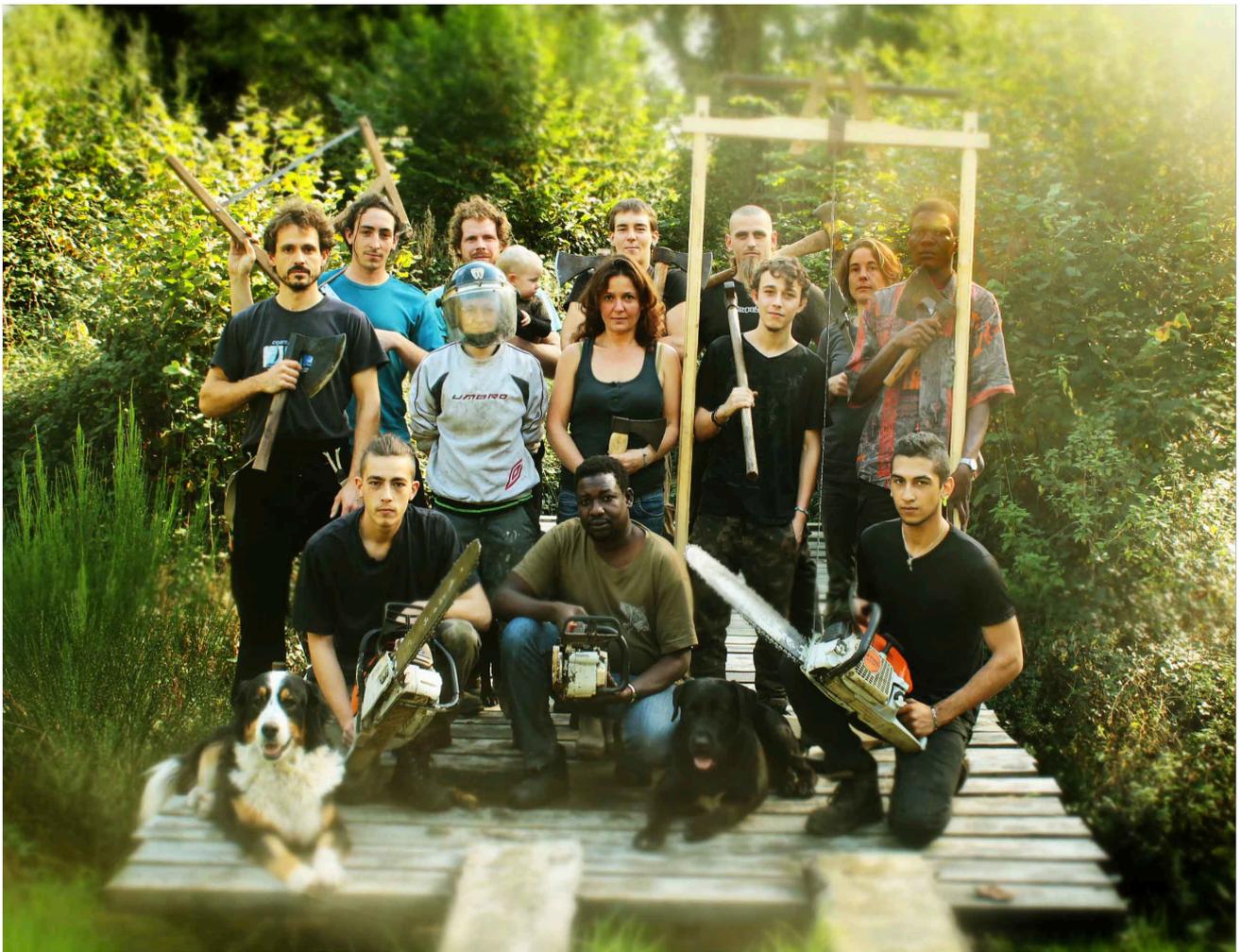
## Mosaïque

Association : La Tribu de Tachenn

Lieu de vie : La Loco Motiv'

---

---



**DU(A631) ENFANTS & JEUNES « DE LA RUE »  
2023-2024**

**Caroline PETIT FC23PC520009  
SamuSocial International**

---

# MOSAÏQUE

« ON NE LA FRÉQUENTE QUE PAR PETITS BOUTS, -LA JEUNESSE DE NOS RUES -, COMME UNE MOSAÏQUE, SANS JAMAIS EN DISTINGUER LE DESSIN FINAL. »<sup>1</sup>



Actif dans l'état actuel, depuis 2015, **LA TRIBU DE TACHENN** est une association qui appartient à la jeunesse vagabonde, en errance, vivant en rue, en suspension, peu importe le terme, peu importe l'âge. Excentrée de la ville, la Tribu exerce au sein d'une vallée boisée de 10 hectares, dont, une petite parcelle bétonnée d'un hectare, nous donne accès à de nouvelles commodités. Notre histoire est issue de la volonté d'avoir un dispositif souple, basé sur le principe de la libre adhésion et en dehors des circuits habituels de l'insertion normative. C'est ici que nous vivons notre quotidien, nos galères, nos fous rires et nos coups de gueule respectifs. Qui sommes-nous? Des bûcherons, des charpentiers professionnels et formateurs, des mécanos, des artistes, des jeunes, des chiens, des travailleurs sociaux, des camions, des roulettes, des abeilles, des tracteurs, des tronçonneuses, des fleurs, des fruitiers, des machettes, des bottes, de la boue, des ronces, des arbres, du feu, des branches, des intempéries, une rivière, et d'innombrables très beaux tas de bois que nous débitons au merlin et déplaçons encore et encore. Ce bois, après séchage est vendu, livré, rangé à la corde comme bois de chauffage à qui veut par l'équipe de sylviculture. Et avec d'innombrables haches anciennes, des planes, des bancs d'ânes, des instruments de mesure, nous faisons de très belles constructions, qui vont habiller vos espaces naturels.

**C'est un espace qui nous ressemble et donne l'occasion de se poser, d'arrêter de se concentrer sur sa survie pour enfin se relever.**

---

<sup>1</sup> Pierre Engélibert « complot en Cap Sizun » ed : Alain Bargain le 15/03/2021, Quimper.

---

# SOMMAIRE

---

## SIGLES

### INTRODUCTION :

*LA TRIBU DE TACHENN, UNE AVENTURE À TAILLE HUMAINE*

### I. PRÉAMBULE :

*LE CCAS DE LANNION & LA TRIBU DE TACHENN*

### II. L'ÉQUIPE DU CENTRE COMMUNAL D'ACTION SOCIALE DE LANNION :

*LES « CVALETTISTES » DU QUOTIDIEN*

**A. Les traumatismes Institutionnels :** trouver le moyen d'adapter notre accueil.

**B. Notre technique d'approche :** « *Primum non nocere* »

**C. Nos missions :** Apprentissage de quelques codes sociaux, la santé, l'identité.

**D. Un aperçu du public & de notre territoire social.**

### III. LA TRIBU DE TACHENN

« *TU ES DONC JE SUIS* » disent les indiens Kogis. Là où il y a des Tribus, nous sommes en vie.

**A. Définition :** la Tribu de Tachenn

**B. C'est quoi la Loco Motiv'?** Un petit territoire qui ne supporte pas le vide : tel un biotope, mais urbain.

**C. Nos activités :** Nous avons décidé de faire du beau avec des gens moches !

1. *Projet de reconnaissance de la vallée du Milin ar Faou*

2. *Projet Lem Gi Mel*

3. *Projet Transfert*

4. *Projet Tiny Maouez*

5. *Projet Culture*

**D. Plan financier de la tribu.**

### IV. POURQUOI CES DEUX ÉQUIPES FONT-ELLES SOIN ?

**A. La Genèse**

**B. Stihl et Oury :** Quand la pratique institutionnelle passe par la tronçonneuse

**C. Les indiens des bois**

### CONCLUSION :

*LA TRANSFORMATION*

## DÉFINITIONS DES CONCEPTS

## BIBLIOGRAPHIE

---

## SIGLES

---

- ADJ : Accueil de Jour,
- AMISEP : Association Morbihannaise d'Insertion Sociale et Professionnelle,
- CCAS : Centre Communal d'Action Sociale,
- CÉMÉA : Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active,
- CMP : Centre Médico-Psychologique,
- CNLE : Conseil National de Lutttes contre les Exclusions,
- CPAM : Caisse Primaire d'assurance Maladie,
- CSAPA : Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie,
- C2S : Complémentaire Santé Solidarité,
- DREETS : Direction Régionale de l'Économie, de l'Emploi, du Travail et des Solidarités,
- EMPP : Équipe Mobile de Psychiatrie-Précarité,
- FJT : Foyer Jeunes Travailleurs,
- PJJ : Protection Judiciaire de la Jeunesse,
- PLU-i- : Plan Local Urbain - intercommunal-,
- PUMA : Protection Universelle MALadie,
- QPV : Quartiers Prioritaires de la Ville,
- SDF : Sans Domicile Fixe,
- SNCF : Société Nationale des Chemins de Fer Français,
- SPIP : Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation,
- SSI : Samu Social International,
  
- 115 : Numéro national d'appels d'urgences.

Partons du postulat qu'il y a deux « adultes » référents à la Tribu. Caroline -Caro-, éducatrice spécialisée pour le Centre Communal d'Action Sociale -CCAS- de la Ville de Lannion et en délégation de service à la tribu. Kevin -Kev-, entrepreneur en sylviculture, notre prestataire/formateur bûcheron, « mais pas que! ». Nous sommes accompagnés d'une cinquantaine de jeunes répartie sur l'année, soit une dizaine par chantier.

Connaissez-vous le principe du cocon de naissance des araignées « *bibes* » ?

C'est simple. A la naissance, les petits sont regroupés et forment une grosse boule noire sur la toile afin de paraître plus impressionnants, presque impénétrable, mais dès que vous soufflez dessus, ils s'éparpillent dans toutes les directions, avec quelques retardataires au centre de la toile.

Depuis plusieurs jours, je demande -Caro- à l'équipe de bûcherons de ranger l'atelier des outils, qui est devenu impraticable. « *C'est bon Kev, vous avez rangé l'atelier?* ». Réponse « *Oui, c'est bon, tu peux aller vérifier si tu nous crois pas!* ». Moi « *Ok, j'y vais!* ». C'est à ce moment précis, que j'ai pu observer et comprendre le principe du cocon éclaté. Il a pris forme en un temps record, avec en son centre de retardataires, quelque uns de nos chiens respectifs et attentifs à la dégringolade de casques, shapes et autres objets que je n'ai pu éviter en ouvrant le premier placard. Voilà l'esprit Tribu, celle d'une grande famille normalement constituée, de deux « adultes » divergents et d'un flux constant de jeunes ayant gardé quelques notions de survie en rue, dont celle de la fuite. Nous n'avons pas besoin de communiquer verbalement, pour savoir quand il faut y aller ou non. Juste avoir un sixième sens, du bon sens de préférence. Dans notre relationnel au quotidien, avec les jeunes vivant dans les rues de Lannion, c'est identique. Du coup, vexée/énervée, c'est là, que je me suis dit que je n'allais pas en rester là, et qu'elles allaient assumer leur stupidité les « *petites bibes* » et non pas fuir mais ranger leur atelier !

Ce bon sens, nous le pratiquons dans toutes les sphères de nos engagements associatifs. Il commence par notre présence et notre disposition à trouver les moyens pour répondre presque instantanément « oui », sans conditionnalité aux demandes de ces jeunes. Depuis dix ans que nous sommes présents sur le territoire, ils connaissent nos limites, nos capacités d'adaptation et notre patience. Cette dernière a porté ses fruits, lorsqu'enfin, à la fin de l'année 2022, nous avons pu avoir l'usage de l'ancienne déchetterie de la Ville, lieu sur lequel nous nous projetions tous, pour mener à bien l'établissement de tous nos projets de vie, qu'ils soient professionnels pour les uns ou du quotidien pour les autres. Ce lieu jouxtant la vallée « *du milin ar faou* » que nous exploitons, nous l'avons renommé, « la Loco Motiv' », en souvenir et référence du « Wagon<sup>2</sup> ». Nous le construisons avec toutes les projections d'avenir possible. Il commence à prendre forme tel le biotope urbain que nous imaginons. C'est quoi un Biotope ? Pour le Dictionnaire Larousse un biotope « *est une aire géographique de dimensions variables, souvent très petite, offrant des conditions constantes ou cycliques aux espèces constituant la biocénose. Le biotope et sa biocénose constituent un écosystème* ». Pour nous tous, il est un lieu à dimension humaine. Où chacun peut y établir ses besoins d'avenir dans la mise en place d'un quotidien alternatif entre la rue et l'institution. De fait, elle exclue toute notion anxigène, en phase avec son propre rythme biologique et, nous l'espérons, sa propre reconfiguration psychique.

Pour toutes nos idées, créations et avancées, nous sommes soutenus par une équipe d'adultes responsables -cette fois- constituant la direction du CCAS, Le Maire de Lannion, le

---

<sup>2</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Wagon](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Wagon) consulté le 29/08/2024.

Bureau et le Conseil d'Administration de la Tribu de Tachenn. Ils font tout le travail de fond, auprès des institutions locales et départementales. Avec Kevin et les jeunes nous préférons être présents sur les instances nationales. Il ne faut pas croire, mais l'implication de ces membres n'est pas évidente du fait de leur rôle de tampon, négociateur, médiateur, *plaidoyeur* au sein d'une association qui est très ancrée dans sa culture orale, ses relations visuellement conflictuelles, qui fonctionne au rythme d'une minute-une idée, dont chacun est libre de parole et d'action dans l'assurance de ses propres convictions. Ils ne seront pas à l'honneur ici faute de place, non pas faute d'intérêt. Mais ils ont réussi à nous faire confiance, à trouver leur place et leur rôle, dans ce milieu d'indépendantistes, où notre expression instinctive presque journalière consiste à dire...

...« T'inquiète je gère! »...

Aie...



---

## I. PRÉAMBULE :

### Le CCAS de Lannion & La Tribu de Tachenn

---

Lannion est une ville à taille humaine, où tout le monde peut se côtoyer et cela permet de faire facilement du lien entre citoyens et passants. C'est grâce à ces squatteurs du bitume journaliers, ceux qui errent, observent, questionnent, dérangent même parfois, que les projets de la Tribu et du CCAS de Lannion, ont vu le jour. Il aura suffi du démantèlement d'un squat, d'un bûcheron et d'une éducatrice pour que le projet prenne vie. Ensuite de multiples rencontres, échanges et réadaptations, d'engagements citoyens et de volontés humaines ont fait le reste.

A la Tribu nous ne sommes pas des chercheurs dans le sens universitaire. Nous sommes peut être plus proches de la notion de prédation. Nous contemplons, observons, c'est notre point de départ puis nous entrons en action. Car nous savons nous entourer, écouter et participer à différentes rencontres et prendre ou partager des enseignements. Nous n'allons pas intellectualiser toutes les données, mais plutôt tenter de les vivre si elles raisonnent en nous, et de les ramener en notre centre de compréhension. Nous tentons de faire soin, dans l'esprit de Jean Oury<sup>3</sup> et de sa « psychothérapie institutionnelle » en avançant à la façon d'Antigone, dans une recherche constante de nos limites et avancées de groupe où chacun vient et vit avec ce qu'il est pour nourrir toutes nos actions. Cela nous permet d'osciller entre le concept d'établissement éducatif basé sur des normes réglementaires et celui d'une institution anarchique échafaudée sur le concept d'une présence régulière de tous ses acteurs.

Un jour, une éducatrice aborigène, Lisa Watson a écrit : « *Si tu viens pour m'aider, tu perds ton temps. Mais si tu viens parce que tu penses que ta libération est liée à la mienne, alors commençons à travailler ensemble* ». Il n'y a pas d'âge, ni de naissance qui ne connaissent ses propres traumatismes, ses deuils, ses quotidiens lourds de non-sens immédiats, ses maladies, ses enfants et conjoints en crises, sa panne de voiture, sa ménopause et j'en passe. Et plus encore, lorsqu'il s'agit du quotidien des travailleurs sociaux. La maltraitance est là. Elle est politique, institutionnelle, financière, dématérialisée, compétitive et donc inadaptée car injuste. Elle nous cible en premier à travers eux, les jeunes qui vivent en rue, dont les institutions ressassent, telle une horloge bien huilée, qu'ils n'ont pas eu l'opportunité de « naître » dans la bonne case. Alors, à la tribu vous avez le droit de vous plaindre, d'être de mauvaise foi, en colère. Vous avez le droit de tout partager avec tous. Et même si cela n'apporte pas de solution, cela soulage et on peut passer à autre chose ou recommencer, tant que le fond du problème n'est pas atteint.

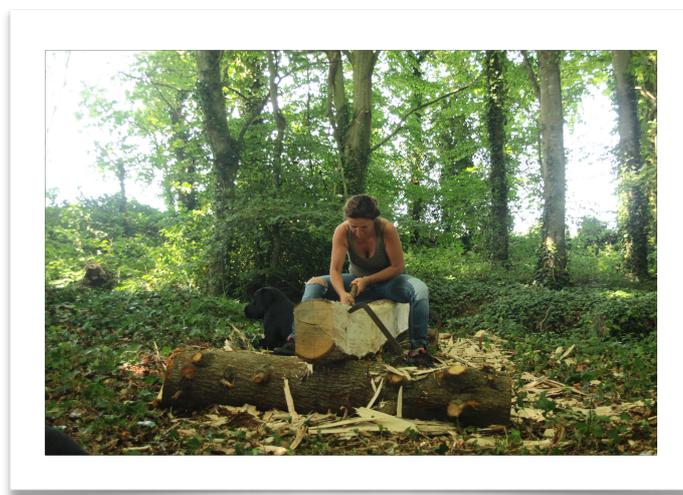
C'est l'avantage d'être la professionnelle immergée au milieu de ce banc<sup>4</sup> de bénévoles. Si tu ne veux pas t'éloigner du groupe, tu te laisses porter, sur cette parcelle de 10 hectares où la distanciation n'a pas sa place. La distanciation se fait ailleurs, de façon plus formelle, dans un bureau formel au CCAS, avec une équipe formelle et professionnelle de travailleurs sociaux.

---

<sup>3</sup> Jean Oury, - 1924/2014-, psychiatre & psychanalyste Français, « *Onze heures du soir à La Borde* », éd. Galilée, Paris, 1980.

<sup>4</sup> Pour bien imaginer le propos on parle d'un banc de guppy « *Pecilia reticulata* » totalement désorganisé, stressant à regarder dans l'aquarium mais avec une grande propension à se reproduire, et non pas de discus « *Symphysodon aequifasciatus* », très beaux, très ronds, très apaisants à regarder, mais incapables de protéger leur petits.

Cette bipolarité institutionnelle nous permet en sus, d'observer que la loi n° 2002-2 du 2 janvier 2002<sup>5</sup> rénovant l'action social, place l'utilisateur au centre de son projet, alors qu'à la tribu nous nous sommes questionnés comme « *et si c'était l'action à construire qui était mise au centre du dispositif de décision, un dispositif que l'on peut figurer comme un cercle autour duquel gravitent des savoirs multiples, tous agissants : les savoirs professionnels, les savoirs scientifiques, les savoirs politiques, les savoirs populaires, et les savoirs expériences des usages? Chacun de ces savoirs étant articulé avec les autres, aucun n'étant considéré comme plus légitime ou supérieur aux autres* »<sup>6</sup>.



Un grand merci à tous, sans exception.

---

<sup>5</sup> Par Mme Martine Aubry, Ministre de l'Emploi et de la Solidarité

<sup>6</sup> François Chobeaux, « Mettre l'utilisateur au centre » VST n°158 - 2023 pages 129-130

---

## II. L'ÉQUIPE du Centre Communal d'Action Sociale de LANNION :

### les « cavalettistes » du quotidien.

---

#### A. Les traumatismes institutionnels<sup>7</sup> : trouver le moyen d'adapter notre accueil.



Géographiquement, le CCAS de Lannion est très bien situé. Aux abords du centre-ville, territoire économique des jeunes, il est sur le passage de leur zone de nuit, qui lui se situe à l'entrée de la ville.

Ici nous nous adressons à la jeunesse en errance. Nous nous adressons à des jeunes hyper sensibles, sans filtre et perdus, donc seuls et composant avec divers traumatismes d'un passé invisible pour nous, acteurs de la première approche de rue. Ils ont fait l'effort, d'écouter « Caro » et/ou « Kev », qui leur proposent un relais avec l'institution compétente, et celui d'avoir suivi les « anciens » devant les

portes du CCAS. Ces jeunes ne recherchent pas l'institution, ils en sortent ou tentent d'en sortir, et de leur point de vue, elle n'a pas répondu à leurs attentes. Peut-être même qu'elle fut maltraitante. Comme nous l'explique Jean Michel Coq, il y a plusieurs formes de traumatismes. Mais concernant ces jeunes vivant en rue, quand on en discute avec eux, ils se positionnent d'eux-mêmes sur les traumatismes répétitifs -type 2-, d'abord dans la famille, puis dans les institutions vis à vis desquelles ils semblent s'adapter, mettant en place leurs propres mécanismes de défense. Pour Tcheckhov, jeune homme russe adopté à l'âge de 6 ans, c'est le déni, son mécanisme de survie ainsi que la dissociation vis-à-vis de sa mère biologique.

Au début de leurs parcours de rue, les jeunes recherchent de l'humain, du répondant, de la sincérité, de la régularité dans notre présence, une réponse invisible à un mal-être. Et, du coup, pas forcément une solution. Ils ne recherchent pas les complications administratives indispensables. Pourtant, ils vont devoir en passer par là. Car pour avoir une place légitime dans le groupe de la rue, l'accompagnement social comme les demandes d'aides, font aussi partie du jeu.

Le service social du CCAS de Lannion, se compose de 7 personnes. Cinq d'entre elles agissent en direct avec les jeunes vivant en rue à des niveaux différents et complémentaires. Ensuite, Maëva et Marion, travailleuses sociales en charge du pôle hébergement (115 + appartements d'urgence) prennent la suite, lorsque le jeune a pu intégrer un de nos 19 appartements d'urgence.

---

<sup>7</sup> cf. : p.33 « définitions des concepts » Jean Michel Coq « trauma et réactions post traumatiques »

## B. Notre technique d'approche : « *Primum non nocere* »<sup>8</sup>.

Mais avant d'en arriver là, nous devons nous approcher du jeune et modifier certaines logiques organisationnelles. Je suis éducatrice de rue pour la jeunesse en errance. Il y a Marianne, Cheffe de service et assistante sociale, référente des suivis jeunes tribu, Christophe présent à l'accueil, Christelle notre Directrice et « ambassadrice » de la Tribu/CCAS auprès des instances locales et Anne Cécile une infirmière « hors les murs ».

Lors de la restructuration des bureaux du CCAS, j'ai pu configurer mon bureau. Il est tel que le jeune peut entrer par l'accueil et se présenter, dire « Bonjour », y prendre son courrier s'il est domicilié chez nous, prendre des croquettes pour son/ses chiens et, s'il se débrouille bien, avoir une aide alimentaire. Ensuite il passe par mon bureau pour décortiquer, à côté de moi, son courrier et le ranger dans sa « bannette », en libre accès. L'avantage de la rue, c'est que lorsque l'on facilite et responsabilise le jeune dans cette première approche toute simple, il va vite véhiculer l'information qui va devenir une habitude pour beaucoup. Et pas seulement pour le jeune, car ce bureau, je n'y suis pas régulièrement, les collègues peuvent donc aller se servir.

Bien sûr au début, il y a eu des réticences déontologiques. Je mets du temps à ramener le jeune vers l'institution, seulement cette dernière peut imposer des obligations non compatibles comme la destruction des documents et la notion de confidentialité. On a donc, deux solutions : on garde mon casier « ouvert » et on propose au jeune un casier qui « ferme à clés » dans le bureau de ma collègue, Marianne. C'est le jeune qui décide.

Les nouveaux jeunes qui arrivent dans les rues de la ville, aiment bien passer par « la porte à chiens » de mon bureau. C'est une entrée directe, sur le côté du bâtiment, invisible de l'accueil.

Généralement, lors de la première prise de contact, le « nouveau » est accompagné. Il laisse la porte ouverte « pour surveiller le chien ». Du coup, à l'entrée de mon bureau, j'ai positionné une gamelle d'eau et une autre de croquettes en libre-service. Le chien entre, mais le jeune reste à proximité de la porte. Les anciens qui l'accompagnent, posent leur canette devant ma porte (à l'extérieur) et font le tour pour aller chercher leur courrier par l'accueil. Ils reviennent, ouvrent leur courrier, le mette dans leur « bannette ». Repassent par l'accueil pour aller chercher les croquettes qu'ils ont demandé à Christophe. Reprennent leur canette et leur chien « *Top, Christophe m'a donné un gros sac, on va pouvoir bouger !* » Il est généreux Christophe, il ne conditionne pas à UNE portion, et ça fait toute la différence. Mais pour avoir ce privilège du « *good cop* » il faut une travailleuse sociale qui donne LA portion réglementaire « *bad cop* ». C'est un équilibre.

Pendant ce temps, j'aurais posé les questions réglementaires au nouveau « *Il s'appelle comment ton chien? Il a quel âge?* ». Puis discuté de tout et de rien avec le groupe, dehors, pris des nouvelles de certains, etc. Avant de leur dire de partir, car si je suis dans mon bureau, c'est que j'ai du travail administratif, et/ou que je n'ai pas envie d'être avec eux.

Ce manège du « *Viens on va voir Caro* » n'est pas anodin pour les anciens. Il leur permet également de vérifier si je suis toujours là. D'ailleurs, durant mes congés ils ne passent pas au CCAS, mais dès le lundi de mon retour, ils sont là, à l'accueil, avec Christophe. Ils vérifient ma présence. Ils ne viennent pas forcément me parler mais lâchent les chiens qui viennent directement dans les gamelles et chercher une caresse. A ce moment-là, je repère le nouveau chien et je sais que le « nouveau » veut prendre le statut « d'ancien ». L'accroche est faite. Puis vient la phrase : « *On vient lui faire faire sa domiciliation* ».

---

<sup>8</sup> *En premier ne pas nuire*

Si tu n'as pas de domiciliation en France, tu ne peux pas avoir accès à une identité ni aux services médicaux. Seulement il faut justifier d'un lien d'attache sur la commune -décret d'application de 2018-. Suite à nos négociations internes et informelles, pour faciliter cette première démarche, c'est moi qui justifie du lien d'attache. « *On est un peu obligé de jouer avec les règles.* »

### C. Nos missions : Apprentissage de quelques codes sociaux, la santé, l'identité.

Je travaille au sein d'une équipe, dont le fonctionnement n'est pas tant que ça diffère de celui de la tribu. Visuellement nous sommes sur la même ligne. Nous avons des compétences et directives différentes, mais en soi, nous souhaitons tous une continuité de l'accueil, une complémentarité de la prise en charge, l'objectif d'apprendre à connaître le jeune.

La rue est une institution, le CCAS un établissement. La rue et la Tribu agissent en fonction de la personnalité et des compétences de chacun de façon aléatoire, sans certitudes. Les travailleurs sociaux du CCAS ont des rapports hiérarchiques statutaires «... régis par les statuts professionnels, obtenus après études spécifiques, organisant les rôles dévolus à chaque catégorie professionnelle. »<sup>9</sup>

Les jeunes autant que moi, n'aimons pas trop les changements de visages, de référents, d'être exposés sur la place publique. Le CCAS est donc notre interface unique avec les établissements compétents. Par contre, vu l'emploi du temps de l'équipe et notre mission d'insertion, nous nous devons de les ramener vers des comportements sociaux adaptés :



#### Un jeune de la rue, rate souvent ses RDV, voir n'en prend pas. Il vient, c'est tout.

La première approche au CCAS est libre, elle se passe dans mon bureau. Ensuite, une fois que le parcours de rue quotidien, intègre le passage par notre service, il suffit de présenter les différents professionnels. La domiciliation est faite, on peut interpeller Anne-Cécile l'infirmière pour un check-up médical ou Marianne pour une carte d'identité, par exemple. Par contre, tu ne viens pas bourré, ni défoncé. Tu restes correct verbalement et tu te présentes à l'accueil « Bonjour ». Tu ne prends pas de RDV pour tes copains mais tu les accompagnes. Et tu préviens si tu ne peux pas venir à ton RDV. De notre côté, on envoie des textos et on fait le lien avec les collègues pour être sûr que le jeune pense à son RDV. Au bout de 3 RDV manqués, c'est que tu n'as pas besoin de nous.

Tu reviendras plus tard. Pour certains c'est plus difficile. On s'adapte et on s'assouplit.

Malgré toutes ces démarches de sensibilisation, que la confiance semble établie, les jeunes arrivent toujours à trouver une nouvelle parade. La dernière en date : Le texto envoyé avec un téléphone inconnu « *Bonjour Marianne, ça va? Tu peux me donner un RDV pour mes papiers?* ». Pourquoi faire ça?

- Le jeune loupe son RDV : Marianne ne sait pas qui c'est. Et pourtant, à ce RDV là tu viens...

<sup>9</sup> Gilles Courant, Directeur Adjoint : « *Un lieu pour dire, trente ans de clinique institutionnelle à Guénouvry* », Coll. Terrain Santé Sociale, ed. ENSP- 2006,

- Comme tu sais que ça fait 6 mois/1 an que tu as débuté tes démarches et que tu n'es pas revenu malgré le « *T'inquiète je te ramène les docs rapidement!* ». Tu te dis qu'elle aura oublié. Et bien non, elle n'oublie pas Marianne...

- Le temps qu'elle retrouve ton dossier « poussiéreux », tu sens qu'elle commence à s'énerver, alors, histoire de faire diversion, tu lui parles et tu lui colles un nouveau RDV avec une copine bancale qui a besoin d'aide pour faire ses papiers...

- Et quand tu sens que tu t'es définitivement embourbé dans tes explications, tu joues ta dernière carte « *Je dois aller voir Caro après j'ai un truc à lui demander* » ce qui rappelle à Marianne que je suis dans mon bureau concomitant au sien « *Parce que tu savais que c'était Kafka qui venait aujourd'hui?!!* » - « *Non il ne m'a rien dit -et c'est la vérité - Punaise Kafka. Qu'est-ce que t'as pas compris dans préviens quand tu prends un RDV?!*».



Après, vient la partie médicale. Ils ont pu prendre contact avec Anne-Cécile, la rencontrer à plusieurs reprises, suite à une blessure ouverte, des pieds infectés, des parasites, une rage de dents ou des maux de ventre. Jusqu'ici, Anne-Cécile peut assumer seule ces premières demandes. Elle a le droit à une proximité physique en soignant les plaies tout en nouant avec eux un contact relationnel rassurant. Ensuite, ça se complique. Un bilan de santé est souvent la seconde porte d'entrée pour pouvoir évaluer la situation sanitaire du jeune, puis l'orientation vers le CMP -Centre Médico Psychologique-, le CSAPA -Centres de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie-, Le centre méthadone ou autre. Seulement il lui faut une ouverture de droits pour une protection universelle maladie (Puma) ou pour une complémentaire santé solidaire (C2S), et justifier de son état civil.

Anne-Cécile et Marianne arrivent à maintenir les jeunes six mois voire un an, grand maximum, dans la mise en place et l'attente de ces documents. Mais rarement

plus, ce qui est insuffisant pour une temporalité administrative.

Il y a aussi le fait que notre système législatif considère que tous les bénéficiaires des structures d'aides, ont des profils homogènes. Alors que le seul point commun que nous pouvons affirmer est celui du sans abris. Pour le reste « ... *En France, qui dit jeunes SDF dit déliaison, exclusion. Pour Guilloux (1998), des cumuls de ruptures familiales, sociales, scolaires rendent difficile l'adaptation des plus démunis aux injonctions économiques et expliqueraient leur condition de rue. Cette fragilisation des liens familiaux qui déracine le jeune serait due à l'évolution -postmoderne- de notre société moins cadrante, moins structurante, dans laquelle les individus sont sommés de trouver seuls leur place*»<sup>10</sup>.

A Lannion, Le CMP se situe rue de Kérampont, dite rue des « vendeurs de sommeils », à deux pas de la gare SNCF. La population qui réside dans ce « quartier » se compose pour majorité, d'hommes célibataires d'une quarantaine d'année minimum, ayant eu un parcours de vie en rue, sous tutelle/curatelle, qui perçoivent l'Allocation Adulte Handicapé, et qui maintiennent de façon régulière leur consommation d'alcool. Eux-mêmes sont usagers du CMP. Ils composent le vivier des « *Syndromes de Rambo* », « *Schizophrénies* », paranoïa et actes de violences, agressions physiques, sexuelles, verbales.

<sup>10</sup>. T. Pimor « *Du jeune en errance aux Zonards* » Les sciences de l'éducation, vol.47, Rouen 2014. Ed. CIRNEF p.70

Quid du/de la jeune vivant en rue et victime régulière de ses individus ? Par exemple, nous avons accompagné Colette victime d'un viol, par un des habitants de la rue de Kéramont. Faute de place, elle n'a pu prétendre à un accueil en urgence. Elle est donc restée à la rue après son agression. Pour mener à bien son dossier, il a fallu qu'elle « prouve » son traumatisme en allant faire une expertise psychologique avec la psychologue du CMP. Les réponses policières et administratives furent identiques « *Change ton parcours de rue, et fais en sorte de ne pas le croiser* ». Ses démarches juridiques auront duré quatre ans. Entre temps avec le CCAS et la Tribu, Colette a réussi à garder le cap et a pu bénéficier d'un logement. Son agresseur a été reconnu coupable, il est actuellement incarcéré. Il y a eu le traumatisme du viol, puis celui, répétitif des institutions puisqu'elle a dû à maintes reprises (18 fois) décrire les faits.

Tout en composant avec les différents injonctions sociales et législatives, notre objectif est, pour reprendre les termes du Docteur Emmanuelli,<sup>11</sup> de « **faire involuer pour faire évoluer à savoir, faire perdre ces codes précieux nécessaires à la vie en rue pour adopter ceux du long terme de la vie en société et des échanges.** » en commençant par les amener, petit à petit, à intégrer les premiers codes d'une administration « souple ».



#### D. Un aperçu du public & de notre territoire social.

Pourtant quand ils arrivent, ils ont l'air d'aller bien, les « nouveaux » jeunes. Ils découvrent la vie libre, les voyages en train, avec beaucoup d'excitation. Ils tâtonnent, déménagent souvent de lieu pour dormir, et sont souvent en binôme. Ensuite, ils commencent à s'incruster dans des groupes plus conséquents. Mais n'y trouvent pas forcément leur place, alors ils changent de groupes. Ils tentent de se situer dans l'espace/ville, de prendre leurs repères, de déterminer la position qu'ils vont occuper. Cette structuration spatiale va également leur permettre de s'organiser géographiquement vis-à-vis de nous « les aidants », structures de soins et d'insertion.

#### Des Tchekhov il y en a plein dans nos rues

Après plus d'un mois d'absence, suite à des soucis de deals/vols sur la ville, Tchekhov passe par le CCAS pour venir prendre son courrier. « *T'inquiète, j'avais prévenu Christophe, que je partais quelque temps. Il m'a gardé mon courrier. Je reviens de la Seyne-Sur-Mer, c'est très bien organisé là-bas. Enfin pas pour dormir. Mais pour manger, tu peux tous les jours! Il y a un circuit.* » Il va repartir. Il ne sait pas trop quand. Et il va changer de circuit. Tchekhov est avec nous depuis plus de trois ans maintenant. Il n'a jamais été là « au bon moment », ou n'a jamais eu « le bon comportement » pour pouvoir bénéficier d'une chambre en logement d'urgence (115). Il a fait beaucoup d'allers/retours chez sa mère adoptive au début. C'était très violent. « *Elle est frappée, elle dit qu'elle m'aime, mais c'est faux* » - « *Pourquoi tu retournes chez elle alors?* » - « *Je ne sais pas. Pour être sûr que je ne l'aime pas... Mais je te jure Caro, Elle se la pète moralisatrice, mais dans sa tête elle est folle!* ». Aujourd'hui, ils n'ont plus de contact lui et sa mère adoptive, enfin il n'en parle plus. Il parle beaucoup de sa mère, la vraie. Une prostituée Russe. C'est pas très clair son histoire. Il a été proposé à

<sup>11</sup> Référence prise lors de l'intervention du 19/02/2024 « *Approche générale de la problématique des enfants des rues* » DU(A631) enfants et jeunes vivants en rue SSI.

l'adoption à 6 ans, suite à un feu qui aurait pris dans l'appartement où il vivait avec sa fratrie. Sa mère l'aurait laissé dans le feu et pris les autres. « *Elle n'avait pas le choix. Tu comprends. C'est pas sa faute.* ». Pour Tchekhov sa mère est une Reine. Il ne veut pas avoir de contact avec ses demi-frères et soeurs. « *Mais quand je voudrais, je les appelle et t'inquiète Caro, ils vont m'accueillir comme un Roi!* » On l'adore Tchekhov mais lui et « *sa mythomanie* » c'est trop des fois. Il parle fort et beaucoup, et fait beaucoup de gestes pour appuyer ses propos. Il boit beaucoup d'alcool, de la vodka. Et comme il n'a pas d'argent, il vole les bouteilles dans les commerces du coin. Du coup, il a fini en centre de détention. « *le paradis sur Terre -... - Moi j'étais trop bien Caro. J'avais à fumer, à boire, à manger, un lit, des amis, les gens me respectaient là-bas. Un vrai pacha!* » - « *Arrête de mitonner Tchekhov* ». Au final, d'après les dires d'autres détenus, c'était vrai. Une fois de plus, mon 6ème sens m'a fait défaut.

En plus, techniquement nous travaillons avec des jeunes qui viennent d'entrer dans la rue et donc en pleine « *lune de miel* », comme les décrit François Chobeaux<sup>12</sup>. Ils en sont à la première phase celle dite de « *l'initiation* ». Et nous savons que la rue ce n'est pas la liberté, le monde de rêve qu'ils décrivent. Et que si nous avons la possibilité d'en savoir un peu plus sur leur arrivée en rue, peut être que nous pourrions désacraliser cette vision normative afin de valoriser la nécessité de structures et de prises en charge multiples et adaptées<sup>13</sup>. Pour aller plus loin, il y a encore quelques années, nous avons deux formes d'équipes sur le terrain. Les professionnels des structures « *mandatées* » et les bénévoles des structures associatives. Un binôme certes conflictuel et bancal mais néanmoins faisant preuve d'une certaine efficacité. Aujourd'hui, les établissements nous imposent des « *travailleurs sociaux* » en situation de précarité, qui ne sont pas aguerris sur la question de la jeunesse en errance, ceci, afin de répondre à une logique financière et temporaire des politiques sociales. Se rajoute à ça le manque de personnel médical et paramédical en France. Je ne dis pas que ces « *nouveaux professionnels* » sont de mauvaise composition. Je dis juste que « *cette lecture évacue donc d'un revers de main des facteurs subjectifs pourtant importants* » nommés par Tristana Pimor.<sup>14</sup> Et qu'il y a sûrement, de ma part, une incompréhension narcissique, d'être déontologiquement comparée à ce « *flux constant* » de nouveaux professionnels, qui faute de stabilité professionnelle ne restent pas en poste. Alors forcément, dans nos rues nous sommes en manque de visibilité pour mener à bien ce que Guillaume Corron<sup>15</sup> nomme les « *Enjeux d'appropriation professionnels* ».

### **Baco Mambo<sup>16</sup> est natif de Mayotte.**

Il a 25 ans. Il dit être à la rue depuis ses 13 ans. Une de ses soeurs vit avec ses enfants sur Lannion, mais elle ne souhaite plus héberger Baco Mambo. Alcoolique et drogué, il a cumulé les séjours en hôpital psychiatrique pour se faire « *désintoxiquer* ». A chaque fois qu'il en ressort, avant la fin du séjour prévu, c'est comme si une nouvelle partie de lui était restée là-bas. Il ne sait pas s'il veut retourner à Mayotte, en tout cas sa mère ne veut pas. Il fait aussi des allers/retours entre la rue et le 115. Il a trois repères sur Lannion, Audrey de la mission lo-

---

<sup>12</sup> Référence prise lors de l'intervention du 23/04/2024 « *les jeunes en errance : comment traiter socialement et politiquement un objet flou ?* » DU(A631) enfants et jeunes vivants en rue SSI.

<sup>13</sup> cf. p.33 : « *définitions des concepts* », Guillaume Coron : « *une approche transversale* »

<sup>14</sup> T. Pimor « *Du jeune en errance aux Zonards* » Les sciences de l'éducation vol.47, Rouen 2014. Ed. CIRNEF p.70

<sup>15</sup> Référence prise lors de l'intervention du 22/04/2024 « *Comment identifier et analyser les besoins d'accompagnement médico-psychosocial des enfants et jeunes en situation de rue?* » DU(A631) enfants et jeunes vivants en rue SSI.

<sup>16</sup> Nom fictif emprunté au romancier Mahorais Baco Mambo Abdu

cale, Maeva pour le 115 et moi pour la tribu. Il garde contact avec nous trois. Mais il a aussi des obligations judiciaires avec son éducatrice du SPIP, il est suivi au CSAPA et au CMP pour ses cures, suivis psy et traitements. Un emploi du temps de ministre qui se complète par les permanences du centre alimentaire, de la croix rouge. Depuis sa dernière cure, il a « loupé » tous ses RDV. Il ne vient même plus sur les chantiers de la Tribu. Pourtant il dit qu'il veut venir, que ça lui fait du bien. C'est pas « *une grande gueule* » Baco Mambo, c'est plutôt un « *taiseux* ». La bonne parole au bon moment.

Je le croise dans la rue. Il « erre », comme si son esprit avait quitté son corps.

- « *Ah Caroline, ça va ou bien ?* »
- « *Oui Baco Mambo, et toi? Tu fais quoi là?* »
- « *Je vais aller voir Audrey pour qu'elle m'inscrive aux chantiers qui font les espaces verts.* »
- « *T'as plutôt une tête à aller recenser les goélands qui passent!* »
- « *C'est quoi un goéland?* »

En temps normal, Baco Mambo aurait relevé l'humour, le second degré, le côté sarcastique de ma réflexion. Ça doit faire 2 ans que l'on se côtoie, tous les 4 avec Audrey et Maeva. Il a toujours été un « pince sans rire », mais a fini par nous accepter, et même, à nous faire des blagues à son tour. Mais pas cette fois.

C'est compliqué pour moi de le voir comme ça.

- « *Viens je vais te les montrer.* » On se pose, pendant un peu plus d'une heure, le long du fleuve côtier qui traverse la ville dans toute sa longueur « *le Léguer* ». On nomme les oiseaux : corneilles, mouettes, canards, goélands, cormorans. On les compte, et je lui raconte que dans une nation amérindienne les *Ojibwés* les oiseaux marins sont sacrés. Qu'ils ont tous une symbolique, un message à nous faire passer.

- « *C'est long de compter les oiseaux* »
- « *C'est long de t'attendre quand tu ne viens pas aux RDVs. Alors fais l'effort, compte les oiseaux. ...- Et chez toi à Mayotte, c'est quoi vos animaux sacrés?* »

- « *Ma grand-mère, elle mangeait les tortues pour les cérémonies, pour la longue vie dans la santé et l'argent. Mais pas moi, on a plus le droit de les tuer - ...- On est seulement musulman dans ma famille maintenant.* »

- « *T'as dû louper quelques principes moraux!* »
- « *J'aime pas quand tu te moques de moi et de la religion!* »
- « *J'aime pas quand tu te mets dans cet état! ...- Tu trembles.* »

- « *C'est l'heure, il faut que je boive.* »

- « *T'as pas un traitement avec le CSAPA?* »

- « *Si, il est dans ma chambre. Mais ils disent que j'ai pas le droit de le prendre quand je bois.* »

- « *Baco Mambo, ils disent que tu dois le prendre pour ne pas boire.* »



## « Ce n'est pas un stock, les jeunes vivant en rue, c'est un flux constant ! »<sup>17</sup>

L'humour, l'auto dérision, la colère, la patience, les « *râleries* » sont nos meilleures armes pour ne pas craquer au CCAS. Car on est tout-e-s conscientes de la violence de nos quotidiens. Des allers/retours incessants des jeunes vers les dispositifs post accueil d'urgence. Même en mettant de la distance professionnelle, cela relève de l'échec répétitif, de les voir, de plus en plus jeune, sans rien et nous face à notre système social qui ne cesse de s'éloigner de leur réalité. Les solutions d'hébergements sont de plus en plus tardives et exigeantes, leurs statuts les désignent comme des « cas sociaux » ou des « inadaptés » de cette civilisation, dont ils en sont pourtant une des composantes. Ils n'ont ni revenu, ni bien matériel juste la dégradation morale de devoir recourir aux services d'action sociale pour obtenir de la décence, tel le rituel de socialisation du zonard, qui semble être pour nous tous, au CCAS, la pire des humiliations.

Sur notre territoire, différentes institutions sont présentes. L'Equipe Mobile de Précarité et de Psychiatrie -EMPP-, la Prévention Spécialisée, l'Accueil de jour -ADJ-, l'équipe de la mairade du Samu Social, et sûrement d'autres structures satellites qui interviennent de façon ponctuelle et ciblée. Tout cela devrait prendre sens et pourtant nous sommes dans une dynamique de conflits institutionnels récurrents et hiérarchisés. La prévention spécialisée ne fait plus prévention, elle tente de réparer le lien au sein de sa propre équipe. Les ADJ sont devenus des usines à RDV, démarches administratives, et autre régulations de conflits, mais en aucun cas une réponse aux besoins fondamentaux liés au développement de tout enfant ou adolescent - Guillaume Corron -. Les hébergements d'urgence en « *black out* » optent pour le « *bon pauvre* ». Nous catégorisons la précarité. Le travailleur social marchande, mendie, implore la place pour intel car « *il ne va vraiment pas bien* » - « *Parce que les autres vont bien, peut-être ?!!!* » Non, c'est juste que celui-ci fait partie du « nouveau flux » et donc nous souhaitons « le sortir de là » avant sa « lune de miel » où nous savons que plus rien ne sera possible ensuite, entre lui et les institutions car il fera partie de « notre stock ». Tout cela, ne cadre pas avec la notion de non-abandon, de continuité informelle de la prise en charge. Ce sont des mots empruntés, présents dans tous les projets d'établissements, sur toutes les lèvres, mais pas dans la rue. Le jeune qui caractérise nos missions professionnelles est relégué au second plan. Le territoire de la rue ne lui appartient plus, il appartient aux établissements, omniprésents dans leurs réponses bancales, faute de solution nécessaire aux méta-besoins du jeune<sup>18</sup>. Ils ne font qu'orienter là où, dans les rues, aucune demande n'est faite.

Inconsciemment on recherche tout-e-s la « solution miracle » le chercheur, le politicien qui va enfin nous soutenir dans la création d'un social « meilleur ». Chacun de nos plaidoyers, chaque donnée collectée semble produire l'effet inverse. On a échangé avec Serge Paugam sur « *la disqualification sociale*<sup>19</sup> », David Le Breton<sup>20</sup> sur « *le risque comme mode de vie* » et nous travaillons régulièrement avec François Chobeaux et les équipes du réseau « jeunes de la rue - jeunes en errance » CEMEA. Mais au final, face à certaines situations, on se sent bien seul-es-, dans nos rues, avec le jeune. C'est peut être, aussi là, que le continuum de l'errance maintient sa source.

De même, le travailleur social ne fait plus la pause, le temps de répit non perceptible et nécessaire à l'humanisation de la personne sans-abri. Nous espérons juste, que cette mission

---

<sup>17</sup> Référence prise lors de l'intervention de Delphine Laisney « DU(A631) enfants et jeunes vivant en rue » juin 2024

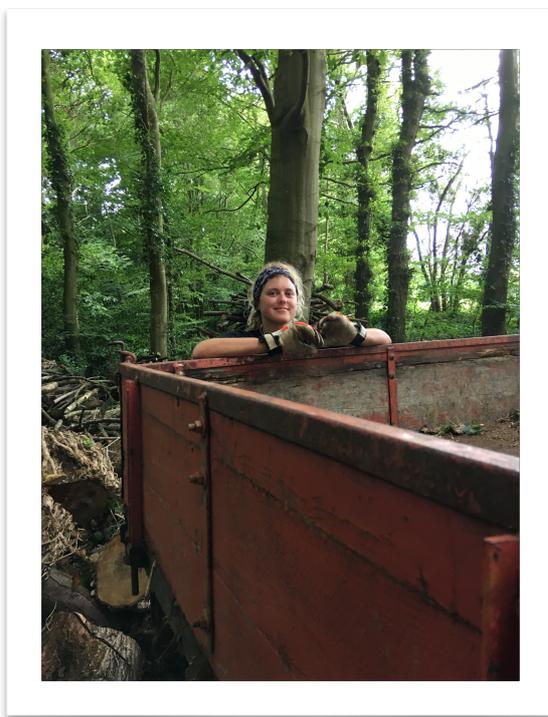
<sup>18</sup> cf : p.33 « *définitions des concepts* », Guillaume Coron « *une approche transversale* »

<sup>19</sup> Serge Paugam : « *La disqualification sociale* », ed. PUF, Paris, 2009

<sup>20</sup> David Le Breton : « *L'Adolescent à risque* », ed. Broché, Paris, 2002

sera le lot d'un partenaire qui lui, aura le temps de la faire, cette pause. La rue est abondante, hiérarchisée, hétérogène, en évolution constante certes mais avec des profils répétitifs. C'est pas que nous ne voulons pas prendre le temps avec eux, c'est juste que nous n' avons plus le temps. Évaluations, appels à projets, résultats, innovations sociales sont les nouvelles gouvernances du secteur social. Nous avons accepté d'entrer dans une aire de transformation des institutions éducatives en plateformes de prestations de services, en « réunionites » où il est décidé de l'avenir d'une personne sans jamais l'avoir vu. Nous nous sommes laissés guider par la nouvelle politique de l'État au travers des appels à projets, qui fonde aujourd'hui nos actions de terrain sur une logique concurrentielle, et nous nous disons qu'au final c'est plus tranquille comme ça. Comme l'écrit Etienne de la Boétie <sup>21</sup> dans son discours de la servitude volontaire, « *Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujetti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude* ». Nous participons à la création d'un monde du social ou la place du squat et de la vie nomade ne font plus partie de l'insertion normative ordonnée par ces incessants nouveaux ministres qui ne cherchent qu'à colmater leur propre brèche névrotique, en établissant des Lois pour, soi-disant, sauver des vies, et ensuite se féliciter ostensiblement des résultats qui nourrissent leur carrière. Ils ne voient peut-être même pas de relation avec les catastrophes qu'ils causent amenant bien plus de tords que leur Loi ont voulu en épargner. Nous voulons réguler ce jeune marginal, dans notre temporalité, notre normalité. Nous lui demandons toujours de se projeter, seulement, lui, sa projection, ses désirs de vie, ne sont pas entendus comme une perspective d'avenir. « *C'est bien de rêver...-... j'entends bien ce que tu dis...-... mais ensuite pour après? ...-... c'est quoi ton projet de vie? ...-... sérieusement!* ».

C'est pour ça qu'avec la Tribu nous avons décidé de nous extraire de cette organisation tout en soutenant les actions du CCAS, en complétant avec nos multiples présences sur le terrain. En participant aux semaines de chantiers, les jeunes peuvent bénéficier d'aides financières ponctuelles et réactives pour des cartes d'identités, des billets de train, de l'accès aux soins adapté et individualisé - psychologues, ostéopathes-, ainsi que l'accès à l'autonomie en finançant de l'hébergement, des permis de conduire, sans conditionnalité autre que celle de leur demande. Cela nous permet d'apporter des petites réponses immédiates et de nouer un premier lien avec le jeune, tout en facilitant et allégeant l'accompagnement des intervenantes du médico-social.



---

<sup>21</sup>Étienne de la Boétie : « *De la servitude volontaire* », les marchands de nouveautés, Bruxelles, Paris 1826.

---

### III. La Tribu de Tachenn

**« Tu es donc je suis » disent les indiens Kogis. Là où il y a des tribus, nous sommes en vie.**

---

La rue, le squat, les chiens façon « meute », « *le no futur!* » font peur. Un peu comme les gens du voyage, car ils ne sont pas comme nous. Nous les pensons libres, avec notre regard normatif, alors qu'en réalité ils vivent d'addiction, d'insécurité, de délinquance et de non-lieu. En fait, c'est juste que nous n'avons pas la même conception de leur structuration spatiale. Nous ne voyons pas le monde de la même façon. Nous ne nous déplaçons pas de la même façon. Nous ne concevons pas l'avenir de la même façon. Nous ne nous situons pas dans l'espace social de la même façon. Mais, jamais se dit-on, que si nous avons peur de cette vie : Est-ce-que cela pourrait être pareil pour eux ? Ont-ils peur de leur vie ou de se projeter dans la nôtre<sup>22</sup> ?

L'homme et l'espace ne sont pas deux choses séparées ; exister c'est être là, c'est-à-dire ici et maintenant. Il est essentiel à l'homme d'habiter véritablement l'espace, c'est-à-dire de s'y sentir chez soi, familier. Pour les jeunes vivant en rue, chez eux se situe dans certaines zones du centre-ville de Lannion, comme la rue des Augustins pour la manche, là où il y a le « carrefour market » qui vend des « 8.6 ». Sur le quai d'Aiguillon à regarder le flux régulier des marées qui régule le « *léguer* » pour se regrouper, se poser, boire une bière, se raconter sa journée et prévoir la suite de la soirée. Puis, ils disparaissent dans des zones plus calmes.

Mais Pourquoi sont-ils là ? Dans nos rues, si sales. Constamment sous l'emprise du regard lourd du passant, commerçant, représentant de l'ordre.

Bien souvent nous rencontrons des jeunes qui se sentent pris au piège des volontés parentales puis sociales. Quand ils croient devoir répondre aux attentes des référents par des comportements ou des résultats qui ne sont pas ceux qui correspondent à leurs aspirations propres et fondamentales, un étouffement se resserre, les comprime puis les écrase.

Les attentes externes n'étant pas en accord avec les leurs, leurs efforts ne portent pas les fruits attendus et les échecs peuvent se succéder. Malgré leur souci de bien faire, ils n'arrivent pas à dompter ces courants internes qui les entraînent loin du but sociétal. Lorsque l'on prend le temps de s'entretenir avec des jeunes, ils disent bien qu'ils voudraient plaire, en étant plus « discipliné » mais ils ne le peuvent pas. La parole de l'adulte arrive souvent telle une injonction « *C'est faux, tu ne fais pas l'effort !* ». A ce moment-là, le jeune devient sombre, se ferme. Que pourrait-il faire d'autre pour sa défense quand l'accusation est si hermétique ? Car lui sait qu'il fait le maximum, alors que l'entourage croit que c'est le minimum. « *La précarité familiale, la maltraitance confortée par la pauvreté, la déviance parentale conduisent les jeunes à fuir leur foyer et à s'affilier avec des pairs déviants faute de mieux.* » Tristana Pimor.<sup>23</sup>

C'est inextricable et parfois, seule la mort paraît être la sortie.

A la Tribu nous vivons intimement toutes ces pertes, ces morts, ces moments de crise, de transformation. Ils nous indiquent de manière assez directe une modification à opérer dans notre système et dans notre mode relationnel. Nous avons fait le choix du détachement de ces comportements normatifs nationaux, devenus pathologiques pour laisser place à nos nouvelles idées et nouvelles attitudes. Une fois la crise assimilée, notre deuil en marche, nous avons besoin d'action et d'innovation. Tout en embarquant le jeune dans l'affaire, on chamboule tout pour trouver un nouvel ordre plus conforme à l'entité que nous souhaitons

---

<sup>22</sup> Développement fait suite aux cours de Delphine Laisney DU(A631) du mois de mars 2024.

<sup>23</sup>T. Pimor « *Du jeune en errance aux Zonards* » Les sciences de l'éducation, vol.47, Rouen 2014. Ed. CIRNEF p.70

devenir. C'est ce mode opératoire qui fait soin à la tribu, avec la possibilité de l'entre deux qu'il propose. Car, si pour nous tous, La Tribu de Tachenn, c'est avant tout une aventure humaine, cela représente aussi un laboratoire d'identification des ruptures sociales et des avancées possibles à observer et mettre en place.

#### A. Définitions : La TRIBU de TACHENN

Une citoyenne passante : « Ça veut dire quoi Tachenn ? » « Ça veut dire la Zone, en Breton, dans le sens industriel, artisanal du terme », répond l'éduc, accompagnée d'une Tribu « d'iroquois à crête » qui paraît aussi sale que défoncée...

Dans notre imaginaire l'évocation du mot Tribu nous renvoie à la notion de nation première, de culture éloignée pouvant désigner, au mieux, des sociétés pré-industrielles, au pire des sauvages. Elle nous fait aussi l'écho du passé de part nos ancêtres, les celtes. De même, les jeunes vivant en rue, se conforment à des codes vestimentaires, linguistiques, territoriaux ou musicaux, dans cet élan tribal qu'ils expriment, à la recherche d'une identité commune<sup>24</sup>. Aujourd'hui, on emploie le terme « *citoyens d'une nation* ». Ce dernier, qui relève de l'identité humaine civilisée, est le reflet d'une organisation sociale auto-centrée. Il ne définit en rien la force de lien et d'affinité rassurante avec nos semblables de la Tribu, qui peut répondre à peu près à tous les besoins d'un groupe, comme une meute, un essaim, un envol. Ce petit groupe est le plus souvent semi-nomade, avec une organisation structurelle basée sur un collectif, dans le but de subvenir aux interactions sociales, professionnelles ou encore personnelles de chacun. Dès la naissance de l'humanité, nous aurions pu trouver d'autres organisations sociales, ce qui n'est pas le cas. Nous avons trouvé « la civilisation ». Une structuration sociale basée sur le déséquilibre croissant des humains, qui paraît plutôt mal engagée pour durer dans le temps. Tout comme l'abeille qui formera toujours un essaim, l'homme aura tendance à recréer des tribus, parce que ça fonctionne. C'est cet outil qui nous permet de construire une dynamique d'altérité dans nos sociétés contemporaines basées sur l'individualisme et de répondre aux besoins d'affiliation des jeunes présents dans nos rues.

« Si la Zone a fait de moi un chercheur – d'abord de mes limites, puis d'autre chose –, j'ai écrit ces pages à son image : dans les chemins de traverse d'une indiscipline qui est à la fois une manière de vivre et une façon de penser. » C'est l'objet de l'essai *Les Sauvages de la civilisation* de Jérôme Beauchez (éditions Amsterdam) Paris du 3 juin 2022, pour définir le terme « La Zone ». Ce terme est arrivé au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, pour délimiter l'ancienne zone militaire de fortification parisienne (le périphérique actuel), « squattée » par les mauvais pauvres de l'époque. « *Les "zonards" sont apparus comme une nouvelle manière de désigner celles ou ceux qui portent les stigmates d'une Zone désormais dématérialisée* ». Christelle, notre Directrice du CCAS, nous a proposé de développer un nouvel outil de travail avec les jeunes de la Tribu et Eric Appéré, ancien éducateur et aujourd'hui caricaturiste<sup>25</sup>. Ce projet propose de montrer la vision que les jeunes de la Tribu, ont des passants vis à vis d'eux. Il a d'abord fallu trouver le titre. Et c'est ainsi, qu'ils ont défini leur statut, « On est des sans abri ». Leur particularité pour eux est donc qu'ils n'ont pas de logement. Pour le reste, ils semblent dire que ça va. Peut être parce qu'à la Tribu ils ont le sentiment d'appartenir à une communauté identitaire, et que dans leur conception de survie cette donnée est suffisamment acquise. Même si nous allons les mener plus loin dans leur construction psychique.

---

<sup>24</sup> cf. : p.33 « *définitions des concepts* » ; Olivier Douville « *Affiliation, desaffiliation* »

<sup>25</sup> cf. : dessins p.12&15

D'un point de vue géographique, nous savons aussi que pour rester maître de notre territoire, il nous fallait un lieu excentré du centre-ville -ici 6km-, qui ne rentrerait pas dans les rituels journaliers des sans-abris et autres zonards ni de celui des travailleurs sociaux, ni dans l'objectif de regard du passant, commerçant et représentant de l'ordre.

### A la Tribu, nous avons des idées et nous savons faire diversion.

Nous pouvons agir ainsi, car délimiter notre territoire Tribu, c'est déléguer toutes ces parties administratives et médicales à nos collègues du CCAS. Notre méthode est inductive (nous partons de nos observations de terrain, pour développer nos actions), notre obédience en est la rue. Nous avons choisi de nous positionner, là où se trouve le vide, où toutes nos projections sont possibles. Nous avons la temporalité de la rue. Comme nous l'a expliqué François Chobeaux, les réponses à l'après « lune de miel » se mettent en place avant. Nous « devons faire balise : avant/pendant/après ». Être le référent de sa confiance. Notre méthode d'approche sur les conduites à risques est de passer par des activités partagées, des actions de groupes, complétées par des temps d'actions en individuel.

Nous sommes partout! Nous avons pour principe de ne rien demander, de rester discrets, d'être attractifs. Nous agissons et ensuite nous montrons. Nous tissons nos toiles efficacement. Nous interrogeons le politique, le financier, le citoyen de par nos convictions humanistes, notre indéfectible conviction d'être dans le vrai. Lorsque François Chobeaux nous dit « Allez voir par-là » nous y allons, « Prenez la parole » nous la prenons. A notre façon, « bordélique ». Pour exemple, lors du dernier regroupement du CNLE -Conseil National de Lutte contre les Exclusions « Allez par là »- nous étions 4 élus du 5ème collège : Kévin, Kafka, Maewenn<sup>26</sup> et moi. Bien sûr nous n'y allons pas que pour écouter sagement les restitutions politiques. Nous y allons avant tout, parce qu'à Paris, il y a des squats, des bars, des boutiques « Au vieux campeurs », des vies nocturnes improbables auxquelles nous participons jusqu'au bout. Bien sûr les lendemains sont douloureux pour tous, à 9h assis dans un amphithéâtre protocolaire : « Il est où Kafka? » - « Je ne sais pas il ne répond pas ». 10h toujours pas de Kafka... « Il abuse ». 11h Kafka arrive, vu sa tête personne n'ose lui faire de réflexion. « Je me suis endormi dans le métro, du coup je me suis retrouvé à l'autre bout de Paris »... Elles reviennent toujours au centre de la toile les « petites bibes » et le plus important en est que dans cette assemblée protocolaire, destinée à accueillir des bénéficiaires « pauvres », nous sommes les seuls à être accompagnés de jeunes « pauvres » en errance.

Nous sommes, pour reprendre l'expression de Tristana Timor<sup>27</sup> des « pourvoyeurs d'orientation ». Au total, une trentaine de personnes qui font ce lien quotidien. Nous avons une présence constante et diversifiée dans les rues de la ville. Nous ne faisons pas semblant de ne pas voir ces jeunes. Il y a les anciens jeunes Tribu, qui restent présents dans les squats sur les territoires économiques et de repos de la zone. Une éducatrice de rue, un bûcheron, des charpentiers, nos enfants personnages incontournables de notre légitimité, et les acteurs bénévoles généralement membres du CA. Nous avons les « grands-mères » des quartiers aussi, qui ne rigolent pas. Si t'es sale, elles vont te dire d'aller prendre une douche chez elles. Si t'es bourré, si t'es bruyant, si tu ne vas pas voter ou si ton chien piétine leur potager collec-

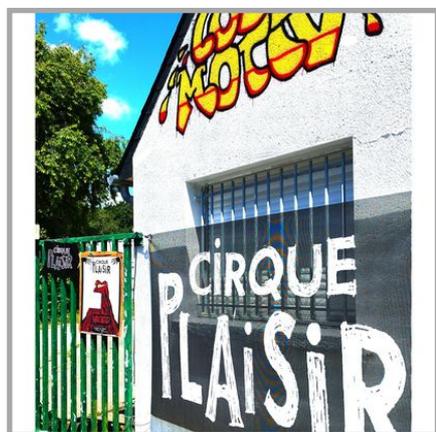
---

<sup>26</sup> Maewenn : Seule apprentie en formation DEES à la tribu qui nous a accompagné, fait confiance durant ses trois ans, qui a tenu malgré les nombreux conflits avec l'établissement formateur conventionnel ASKORIA de St Brieuc et entre nous acteurs de la tribu et qui a eu son diplôme!

<sup>27</sup> Tristana Pimor : chercheuse, enseignante et gérante d'un micro hôtel Bordeaux, Nouvelle-Aquitaine, France.

tif, elles vont te *corriger*. Mais elles font des crêpes et des galettes, du caramel au beurre salé, ainsi qu'une potion magique, seul substitut qui soulage le manque d'alcool : « *le Gnamakoudji* » à base de gingembre râpé macéré, dans du jus de fruits et du sucre. Elles voient tout, elles savent tout, elles disent tout.

Ainsi, le « cocon » Tribu leur permet d'aller à la rencontre d'autres citoyens et d'élargir sans l'appréhension de l'inconnu, leur territoire dans la ville.



## B. C'est quoi la Loco Motiv'? Un petit territoire qui ne supporte pas le vide :

### tel un biotope, mais urbain.

Toutes nos actions d'accroches des jeunes se basent sur, autour et avec la nature. Car pour nous tous « *évoluer dans le milieu forestier permet de retrouver un essentiel. Un apaisement par le calme que les végétaux procurent du fait de leur silencieuse présence, de leur totale non-violence, et de leur complète autonomie. Sans oublier que nous leur devons la vie et qu'ils nous renvoient à notre habitat primitif, à nos origines. Comment ne pas leur en être reconnaissant?* » Brian Prigent,

charpentier prestataire à la Tribu.

L'objectif premier, est la mise en place d'une zone expérimentale d'accompagnement et d'observation pour les jeunes, dans le cadre d'un lieu de vie identitaire à dimension collective, hors la rue.

« **La Loco** » est l'ancienne déchetterie de la ville. Excentrée du centre-ville<sup>28</sup>, elle nous permet d'avoir une entrée directe à la vallée<sup>29</sup> du « **milin ar faou** » -Moulin du Hêtre en Français- et nous donne accès à un hectare de parcelle bitumée, avec des hangars, des bâtis en parpaing, de l'eau et de l'électricité. C'est notre nouveau lieu d'accueil porteur de projets. Afin de protéger le lieu, Armand et Félix « jeunes gardiens », Kévin et sa filiation et depuis peu Simone en « **tiny maouez** » -Maison de la femme en Français- sont présents à l'année sur le site.

Lors des semaines des chantiers de la vallée du « **Milin Ar Faou** », les jeunes, ont pu construire leur bureau « **Le wagon** » qu'ils gèrent de façon autonome et dans lequel ils peuvent accueillir, dans leur temporalité, les professionnels qui les accompagnent.

Dans le grand hangar de 120m<sup>2</sup> nous avons installé un atelier mécanique, « **transfert** » porté par deux membres de la Tribu, qui permet à tous de venir réparer, diagnostiquer, échanger autour de son véhicule. Ce projet écrit à plusieurs mains est financé par des fondations.

Le site propose quatre<sup>30</sup> habitats fixes type roulotte « **Tiny Maouez** » pour y accueillir des jeunes femmes sans abri. Elles occupent l'emplacement des anciennes bennes, en contrebas, face à la nature, et en toute intimité. Ce projet est entièrement financé dans sa conception par la DREETS Bretagne.

En 2026, - date du PLUI - verra le jour le projet d'hébergement alternatif : plusieurs emplacements pour de l'habitat nomade alternatif accueillant un public varié : routards, saison-

<sup>28</sup> <https://maps.app.goo.gl/NMgHWvYhunz5az9y9>

<sup>29</sup> <https://maps.app.goo.gl/r4bR3RsMHt8nLMebA>

<sup>30</sup> Pour le moment nous n'en avons que 3 car le changement de gouvernement entre 2023 et 2024 n'a pas été en capacité de tenir ses engagements de financement bis annuels ... malgré le soutien indéfectible de la Préfecture de région.

niers, jeunes sans domicile fixe, sans papier, *vanlifeurs*, retraités... Vivants en camion, camping-car ou/et en caravane, etc.

Un **atelier bois**, concomitant à l'atelier mécanique est pensé pour compléter nos activités forestières et charpentières dans un futur proche. Il n'a pas de projet défini, mise à part le fait qu'il pourra servir à la conception bois de tous nos projets.

Outre les différents ateliers, l'hébergement et l'accès aux droits communs, c'est tout simplement un quotidien qui s'organise. L'accès aux sanitaires, douches, machines à laver, le temps de pause tant attendu. Il n'y a pas de règlement, de signature de contrat, c'est le groupe qui fait oralité. Ici, tu as le droit de dire que tu ne souhaites pas travailler 35h, ni pour un patron. La première approche étant que tu le fasses à ton rythme et peut être même « *au black* ». C'est pas important, c'est juste compréhensible pour nous, puisque c'est ce que tu veux/peux.

Cependant ce lieu de vie alternatif et collectif n'inclue pas la domiciliation des personnes qui resteront domiciliées au CCAS.

### C. Nos activités : Nous avons décidé de faire du beau avec des gens moches.

1. *Projet « reconnaissance de la vallée du Milie Ar Faou » Chantiers de sylviculture et/ou charpente à hauteur d'une semaine par mois. Actif depuis 2015, ce projet est l'essence de la Tribu.*

**Nous n'avons pas de « chauffeur » comme au Samu Social International, mais nous avons un bûcheron!<sup>31</sup>**



Nous travaillons et transformons le bois sous toutes ses formes et en toutes saisons. Nous apprenons à travailler en équipe, à savoir nous repérer sur un petit chantier. Nous avons notre propre temporalité basée sur celle de l'arbre. Sur 9 hectares de terre boisée, chaque jeune a la possibilité de choisir son outil, sa discipline et de respecter sa personnalité. Soit tu travailles en groupe soit tu travailles seul. C'est ici que la parité s'exerce, que la différence intéresse, que nos chiens, compagnons de tous les jours, sont les bienvenus. Ce projet c'est comme l'aboutissement de pratiques intellectuelles autant que matérielles et phy-

<sup>31</sup> <https://youtu.be/ict30bVmWSQ>

siques, qui mettent en jeu nos savoirs collectifs et nos représentations sur le monde, sur la personne et sur la société. Et c'est ici, (compagnons à quatre pattes aussi), que nous partageons tous la même table. Pour nous, en France, manger est un acte répétitif, qui peut paraître anodin, mais qui reste profondément culturel. Il représente à la tribu notre premier lieu de socialisation. Car nous mangeons bien à la Tribu, la table est grande et les portions généreuses. Alors à chaque temps de chantier, il n'est pas anodin de voir s'inviter des citoyens extérieurs, amis, élus, partenaires, « anciens jeunes ». Mais avant, c'est ici que le jeune vient faire sa pause, parce qu'il s'est blessé, qu'il a soif, qu'il est fatigué, bref, qu'il veut juste avoir l'opportunité de te poser LA question « *Qu'est ce qu'on mange aujourd'hui?* ». Puis il discute, il échange avec les cuisinières du jour. Ensuite, on se lave les mains avant de passer à table. On choisit avec le regard, et l'odorat tout d'abord les différents plats servis simultanément et on peut remercier avant de commencer (pas au sens religieux du terme). Le partage de la même nourriture ou du même plat est, dans les termes d'Olivier Herrenschildt « *le seul acte qui abolisse incontestablement toute distance, toute hiérarchie* »<sup>32</sup>. Loin d'être secondaire, les règles alimentaires constituent des aspects essentiels dans notre organisation sociale. A la tribu, au quotidien et de façon individuelle, l'aspect ascétique reste prédominant. Alors forcément, lors de ces moments, nous pouvons nous engager sur les notions d'hygiène et de santé. Elles peuvent être culturelles, religieuses, alimentaires, corporelles, genrées (intime), sexuelles, médicales, addictives. Mais elles sont surtout inaccessibles dans le quotidien...

Au niveau visuel, l'équipe livre et range le bois de chauffage chez le particulier, c'est propre, net et rapide, en contrepartie la personne donne un billet aux jeunes.

Le fait que Kévin ait sa propre entreprise de sylviculture sur le même territoire, permet de faciliter, pour ne pas dire rassurer l'échange entre tous. Aller sur un territoire inconnu n'est pas chose facile pour les jeunes, mais accueillir une équipe « *d'iroquois* » sur son propre lieu, ne l'est pas moins. Les uns et les autres nous avons besoin de ce « *pourvoyeur d'orientation* » pour suspendre nos préjugés acquis dans nos sphères éducatives respectives.



## 2.Projet « *Lem Gi Mel* » : Transmettre c'est es-saimer un savoir

Le projet (miel : Wolof +breton) est né de la rencontre de professionnels et de jeunes face à l'importance d'une réflexion autour de pratiques ancestrales, sous l'impulsion de 3 associations : « *La tribu de Tachenn* », « *Caroline apiculture* » et « *Tissoriffin* ». Nous avons créé un espace dédié aux jeunes, autour de divers ateliers mis en lien avec l'abeille : Qui est-elle ? Comment et Où vit-elle ? Quels sont ses prédateurs ? Ses maladies ? Comment lui construire un habitat adapté ? Qu'est-ce-que le métier d'apiculteur ? Que produit-elle ? Et pourquoi ? Nous avons renoué avec le travail entièrement manuel, dans la volonté de nous inscrire dans cette chaîne de transmission des savoir-faire tech-

<sup>32</sup> L3 Anthropologie & Ethnologie Semestre 6, année universitaire 2010-2011, Université de Strasbourg. Ref. perdue

niques, souvent empiriques, accumulés pendant des milliers d'années à travers les échanges des générations. Pour cela nous allons à la rencontre d'autres cultures ayant une pratique ancestrale de l'apiculture et du bois. Observer, se former, pratiquer, trouver des moyens dits naturels d'évitement prophylactiques. Ce projet permet un instant de répit, dans un environnement qui s'adapte à chaque jeune de manière spécifique. Il peut se former et pratiquer une activité dans sa temporalité, entouré de professionnels.

Pour le moment nous formons des jeunes en France, nous produisons du miel et nous le vendons. Nous sommes déjà partis rencontrer des apiculteurs marocains. La suite : « *Tissoriffin* » a trouvé un lieu, dans la vallée du Drâa, qui va nous permettre d'aller à la rencontre de jeunes femmes marocaines, de les former à l'apiculture pour ensuite participer avec elles à la construction d'une association indépendante de femmes. Elles pourront ainsi être libres financièrement et professionnellement.



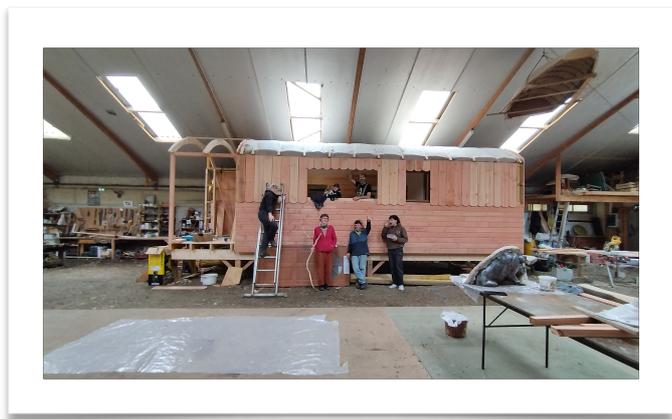
### 3. *Projet « Transfert » : ateliers mécaniques, transmettre, guider, sécuriser, autonomie les mécaniques routières.*



Cet atelier est là pour soutenir la jeunesse mobile de manière autonome tant sur le plan du savoir, de la sécurité que du matériel. Ecouter les jeunes dans leur souhait d'apprentissage autodidacte de la mécanique, de l'autogestion et de la création de machines concrètes dans un lieu neutre. Ces jeunes sont multiples. Il y va du routard sans-abri, aux jeunes isolés qui vivent dans les zones rurales et maritimes, et ceux que nous observons dans les quartiers -QPV- de Lannion, qui se positionnent en bas des cages d'escaliers pour « bricoler » leurs machines qu'ils testeront ensuite sur l'espace public de façon tonitruante et non sécurisée. Nous utilisons le grand espace bitumé de l'association pour organiser des rencontres entre motards, automobilistes passionnés donnant ainsi aux jeunes la possibilité

de s'entraîner à la conduite préventive sur un grand espace non routier. On peut venir parler aux jeunes sans limite de nombre, les sensibiliser sur la sécurité routière, partager une expérience de la route et des risques et difficultés de cohabitation entre 2 et 4 roues. La présence des professionnels bénévoles ne sert qu'à conseiller, guider et aider les jeunes dans leurs travaux, ils ne travaillent jamais seuls sur les machines et n'opposent aucune concurrence commerciale envers d'autres professionnels. Un partenariat avec des professionnels de l'agglomération est mis en place pour favoriser le commerce direct entre les jeunes et les magasins locaux. Cette approche permet aussi de faire des diagnostics et calculer le coût total de ses travaux. S'il juge le chantier accessible, il achète ses pièces et contact un bénévole pour l'accompagner dans la réalisation de ses travaux.

#### 4. Projet : « les tiny maouez » ou la considération du genre dans le sans-abrisme.



Suite aux rencontres nationales « Jeunes de la rue - Jeunes en errance » du réseau CE-MEA qui se sont déroulées sur Lannion en novembre 2022, nous avons fait la rencontre de Bérénice Penafiel, jeune femme de 27 ans originaire d'Argentine, qui a présenté sa thèse, sur le sujet des femmes de Strasbourg vivant en rue. Ses apports empiriques simples et accessibles, nous ont permis de penser ce projet. Le constat national, nous montre notre difficulté à trouver

des recherches dédiées exclusivement aux femmes, qui souvent, sont décrites comme un souci d'invisibilité du sans-abrisme.

Au-delà de l'origine de la perte du logement, la parole des femmes n'apparaît guère dans les approches dédiées aux personnes vivant dans la rue. Pour la sociologue Pascale Pichon, « *il serait pourtant utile de saisir finement les parcours de ces femmes qui, si elles sont moins nombreuses à devenir sans domicile fixe, paraissent plus soumises aux actes de violence comme aux effets de dégradation de leur image* »<sup>33</sup>. La femme est une personne qui ne possède pas d'espace privé reconnu. La rue devient ainsi un lieu où elles vivent leur vie privée (sommeil, sexualité, repas...). Souvent les femmes de la rue subissent des violences de la part de leurs partenaires, elles ne portent pas plainte ou ne se rendent pas dans les associations qui luttent contre les violences conjugales. Les traumatismes cumulatifs<sup>34</sup> s'installent : insultes, drames sexuels, violences en tous genres. L'intention de différenciation nous permet d'observer que certaines jeunes femmes échappent au vagabondage par la prostitution ce qui répond à une volonté « protectrice » de ne pas interagir avec la rue. Sur le terrain et dans les politiques sociales, nous constatons une avancée de la prise en compte des jeunes femmes à la rue, plus spécifiquement autour de l'hygiène menstruelle. Un autre rapport mentionné dans les recherches est la double domination à laquelle les femmes sont soumises. Elles sont dominées en tant que femmes et en tant qu'individus pauvres. Cette réalité se reflète dans les activités ménagères imposées dans des ateliers dits féminins. Par rapport à la recherche d'emploi elles sont dirigées vers des postes domestiques, alors que lors des chantiers « *du Milin Ar Faou* », nous constatons un fort engagement exutoire des activités physiques en extérieur.

Les « *tiny maouez* », ont été construites par les jeunes avec Thomas, charpentier prestataire de la tribu. Elles sont en auto-gestion. Un apport mensuel de 50€ est demandé à chacune, c'est tout. Les douches sont collectives et permettent l'accès gratuit aux protections hygiéniques, aux machines à laver et produits de base -serviettes, savons, déo, dentifrice... Des toilettes sèches sont installées dans chacune des *tiny*. Il n'y a pas de « réservation » de la *Tiny*. Nous



<sup>33</sup> Bérénice Penafiel « *la vie quotidienne des femmes en errance* » Thèse du 7 juin 2022 de Université de Strasbourg P.37

<sup>34</sup> cf. p.33 : « *définitions des concepts* », J.M. Coq « *Trauma et réactions post traumatiques* »



sortons de la logique du 115. Cela évite de se projeter, d'imaginer, de créer des notions anxiogènes dues à l'attente, voire d'être une fois de plus rejetée. Simone est arrivée le lendemain de son RDV avec l'infirmière du CCAS, Anne-Cécile. Je passais dans le couloir, la porte de l'infirmierie était ouverte. Anne-Cécile lui proposait un hébergement au FJT. Simone ne voulait pas se retrouver dans ce tronc commun de l'urgence. Je lui propose de passer me voir le lendemain. « *Pourquoi?* » - « *T'inquiète, viens* ». Nous sommes parties à La Loco le lendemain matin. L'arrivée sur site de notre première tiny était en cours. Simone nous a aidé, accompagnée de Baco Mambo. Il y avait Thomas le charpentier et Léo, notre stagiaire du moment. Les 15 premiers jours, Simone n'a pas dormi dans sa Tiny. Elle y venait en journée, puis repartait le soir, pour je ne sais où. Les gardiens présents ne la voyaient pas. Nous restions à distance, dans l'observation.

Puis au bout de 3 semaines « *Et Caro, Tu veux venir voir ma cabane?* » - « *Avec plaisir!* ». La magie a opéré. Je rentre, je trouve un canapé, un salon de coiffure improvisé, un stand de prévention sur les conduites addictives, et des stickers, affiches, photos. Une chambre d'ado, bordélique et pleine de vie! Aucun rideau aux fenêtres « *Je ne supporte pas de ne pas voir qui peut arriver... Je peux rester combien de temps ici?* » - « *C'est toi qui décide. Nous on est comme toi, on découvre le concept.* » Quelques temps après, lors d'une interview, une journaliste demande à Simone « *Il y a une contrepartie pour toi avec la tribu? Un règlement?* » - « *Non, juste que je n'ai pas le droit d'inviter du monde dans ma cabane.* » C'est bien, tu fais tes règles, parce que nous, à la tribu, nous n'avons rien dit de tel.

Les institutions insistent, telle une injonction d'accueil, sur l'autonomisation de la femme sans pouvoir considérer que chacune d'elle se doit de pouvoir choisir un accompagnement à son propre rythme, afin d'éviter qu'elles se présentent en situation d'échec face aux travailleurs sociaux. Cela s'explique par le fait que les institutions vouées aux femmes sans-abri et sans enfant ne subviennent pas aux nécessités immédiates de leur sécurité morale et physique. Souvent ces femmes sont en rupture familiale et parfois en rupture du statut de mère (pour toute réponse, il est généralement proposé des contraceptions type implant.). Nous rajoutons ce qu'Olivier Douville, nomme des traumatismes par défaut<sup>35</sup> : « *on ne répond pas à la demande d'être présent dans le monde, ses demandes et rythmes ne sont pas respectés* ». Alors les femmes retournent « hors les murs » et recréent des formes de sociabilités diverses et spontanées qui ne sont pas imposées par l'institution, elles partagent un savoir-faire qui favorise la survie. Cette dynamique inventive répond aux carences de l'institution. « *Mais l'impensé du genre dans la représentation du sans-abrisme y reste omniprésent.* »<sup>36</sup>



<sup>35</sup> cf. p.33 : « *définitions des concepts* », Olivier Douville « *Affiliation - desaffiliation* »

<sup>36</sup> Bérénice Penafiel, référence prise lors des rencontres CEMEA Lannion, novembre 2022

## 5. Projet culturel : aller vers la culture, faire venir la culture.

### Où, face au monde extérieur, nous exhibons notre identité<sup>37</sup>

Ces moments festifs, sont la consécration de notre présence quotidienne avec la jeunesse. Pour fêter ses dix ans d'existence, l'équipe de la Tribu a installé le Cirque Plaisir à la Loco motiv'. Une première très réussie par la Tribu durant ce mois de juillet 2023 grâce à un énorme investissement et une organisation sans faille pour aussi bien installer le campement, monter le chapiteau, accueillir, restaurer et assurer une gestion fluide des publics les soirs de représentation, et ce tout au long de la présence de la compagnie. Chaque été nous reproduisons cette expérience avec de nouveaux artistes. Nos projets culturels ne sont pas cloisonnés dans l'espace et le temps. Cette année ce fut Léo -notre stagiaire-, qui a organisé sous chapiteau, avec l'association Glory All de Brest, un Drag Fire. Rencontres improbables que cette épopée multi-langages.

En amont, les jeunes de la Tribu et ses membres actifs, oeuvrent depuis plusieurs années au sein des quartiers Lannionnais, et du territoire rural Trégorois. Des projets portés et financés par Le pôle national cirque en Bretagne -Le Carré Magique- ; la Direction des affaires culturelles de Bretagne ; soutenus par les associations locales compétentes (Vita Cité, La convergence des Loutres, etc). La base en est toujours, l'histoire d'une présence artistique au coeur d'un site. Ces aventures racontent un processus de rencontres à l'oeuvre, d'échanges et de prises de risques. Les artistes, les jeunes, les habitants, les partenaires sont en résidence sur site, mutualisent leurs compétences et vivent une expérience de cohabitation. C'est lors de ces temps festifs, que l'observateur aguerris peut constater tout le rendu de cette Tribu sans filiation apparente, mais qui « *fait soin* » en créant ses systèmes d'affiliation qu'ils soient immédiats, affectifs ou symboliques. Les jeunes sont là, dispersés sur la toile, ils se sont fait beaux, à l'aise sur leur territoire, chacun dans leur rôle respectif : créateur de barba papa, vidéaste, photographe, Vigile, gardien de parking, videur de toilettes sèches, gestionnaire du son et de lumière, fleuriste, spectateurs...

Ce qui est intéressant aujourd'hui à reconnaître, c'est que lorsque le nom « tribu de tachen » apparaît dans la mise en place d'un projet artistique, chacun, financeur ou créateur se sent rassuré dans la finalité de la mise en place de l'action artistique.

#### D. Plan financier de la Tribu

Pour mener à bien toutes nos activités qui nous servent également de support pour nos plaidoyers, il nous faut des revenus financiers et donc les partenaires.

Techniquement, nous créons nos projets ensemble lors de discussions, ça vient comme ça, suite au temps que nous passons ensemble. Ensuite, je suis en charge d'aller chercher et de monter des appels à projets adaptés à la création de nos nouvelles utopies. Nous disposons d'environ 50 000 € par an. Les jeunes participent aux charges de gestion courante, car nous ne sommes pas sur un principe de charité, mais sur de l'inclusion collective et associative ce qui les engage à participer. Le CCAS reste en charge de mon salaire et nous fonctionnons par le biais de prestations de service et de bénévolat, ce qui réduit considérablement nos besoins, sans carguer les voiles...

---

<sup>37</sup> Référence prise lors de l'intervention d'Olivier Douville du 23/02/2024 sur les notions d'affiliation. DU(A631) « enfants et jeunes vivant en rue SSI. »

---

## IV. Pourquoi ces deux équipes font-elles soin ?

---

### A. La Genèse



Depuis le mois de janvier 2007 le CCAS de Lannion s'est doté d'un poste d'éducatrice spécialisée pour intervenir auprès d'un public jeune de 16/25 ans. Et, c'est lors d'une mesure d'expulsion sur un « squat » en 2013, que s'est faite la première rencontre entre Kévin, et Caroline.

Ces jeunes dit « *de la rue* » ou « *punks à chiens* » ou « *jeunes en errance* », en « *suspension* », « *inespérés* » ... sont régulièrement présents sur la ville où ils utilisent des lieux inhabités ou désaffectés pour « *squatter* ». Ils ont moins de 25 ans, n'ont pas de ressources fixes ni de logement et ne peuvent compter sur la présence stable de leur famille ou d'un ami.

Ce début de l'errance amène le plus souvent une réflexion de vie, des questionnements personnels, une rébellion face au système, un besoin d'appartenance à un groupe « reconnu », au rejet des services sociaux et institutionnels ... Mais rarement à des comportements extrêmes.

Ils viennent nous interpeller au CCAS après un laps de temps passé dans les rues de Lannion, qui peut osciller entre 6 mois et 1 an avec des mouvements migratoires vers d'autres sites. Lorsque nous pouvons penser à démarrer avec eux les démarches d'insertion, nous nous rendons bien compte que les dispositifs présents sur le département ne sont pas en adéquation avec leur objectif de vie.

Les mois qui suivent deviennent le temps où le jeune va s'installer dans la rue : cumule les hospitalisations d'urgences, les faits préjudiciables sur la voie publique, la marginalisation intense, - drogues, alcool, malnutrition, hygiène, pathologies addictives...-. Les liens, plus ou moins mis en place avec le CCAS, se délitent et nous perdons le bénéfice des premières rencontres. Parallèlement, les riverains et commerçants du centre-ville, se plaignent de la présence de ces jeunes avec leurs chiens. On peut régulièrement nous reprocher de ne rien faire et de laisser ces SDF dans la rue.

En parallèle, avec Kévin, nous avons continué nos rencontres et nos échanges avec des jeunes de moins de 25 ans. Nos échanges autour de leur désir de vie, nous ont amené à constater que l'errance est une notion intrinsèque à leur fonctionnement. Qu'elle soit géographique ou psychologique, nous pouvons observer que leur principale difficulté est de conserver des liens. On ne sait pas pourquoi. On s'est demandé avec Kévin, quels étaient leur parcours de vie ? Avaient-ils déjà eu la possibilité de s'ancrer -physiquement, émotionnellement, géographiquement- dans un lieu, dans une famille ? Et nous on fait quoi avec tous ces inconnus ?

Il nous reste un point commun : le souhait d'une vie alternative. Afin de trouver des réponses, notre objectif a été de créer un lieu et des moments transitoires entre « le chemin initiatique » de la rue et des temps de formations, d'échanges, de ruptures, sans substance addictive, et nous.

## B. Stihl<sup>38</sup> et Oury : Quand la pratique institutionnelle passe par la tronçonneuse...



Sur le principe de la psychothérapie institutionnelle, développée entre autre, par Jean Oury, la Tribu, le CCAS et les jeunes naviguent sur une forme institutionnelle intermédiaire. Elle acte sa première approche sur une présence constante et multiple de personnages que nous pourrions qualifier d'intervenants sociaux nouveau modèle. Nous avons pour principe d'engager les jeunes dans cette « *constellation institutionnelle* »<sup>39</sup> qui intègre plusieurs domaines : politiques, économiques, sociaux, culturels. Le jeune est ainsi acteur et partie prenante de sa propre intégration. Cette dernière,

s'aborde par le biais du collectif, sous la dénomination de « jeunes de la rue - jeunes en errance ». Ces notions mettent en avant une dynamique relationnelle entre tous, la responsabilité de chacun étant affirmée afin de nous permettre de structurer cet environnement qui nous est bien particulier.

Cette interface institutionnelle, nous la construisons quotidiennement entre tous, chacun étant porteur de sa place, en mouvement constant, avec la pensée que cela peut être aidant et soignant.

Soignant d'abord, car cette institution est rassurante, elle donne la possibilité d'être soi tout en acceptant que ce « soi » soit interpellé, puisque l'esprit est libre des regards de l'autre, les peurs sont partagées, le temps est personnel, tu peux garder un pied dans la rue tout en rentrant, tu n'as plus à penser faire plaisir à l'autre avant toi.

Soignant aussi, de par l'apport des « *transferts multitransférentiels* » (P.5 P. Delion) que cette institution permet. Ces projections de sentiments, d'attitudes, de comportements face aux relations et expériences passées, permettent d'enclencher le processus de guérison psychique et le développement personnel de chacun.

Soignant enfin, car en partant du concept « jeunes de la rue - jeunes en errance » on se rend bien compte à la Tribu, que ces « *transferts multitransférentiels* » ne concernent pas qu'eux. Cette institution est mouvante et peu normative mais effective dans ses engagements. Ce qui interroge le politique, le professionnel, le bénévole protocolaire qui participent aux quotidiens de la Tribu. Mais comme le dit Pierre Delion « *On ne peut être ni bienveillant par décret, ni généreux en suivant un protocole* »<sup>40</sup>. Alors la transformation s'opère aussi pour ces adultes qui doivent adapter leur propre conception vitale avec celles des jeunes. Cette traduction des rôles se fait encore aujourd'hui par l'intermédiaire de « Kévin & Caroline » ayant eux même à voir avec une marginalité assumée. Nous devenons êtres rassurants pour tous car établis dans nos fondations et convictions « *tributiennes* ».

Hannah Arendt dans son texte<sup>41</sup> « *Qu'est ce que la politique?* » nomme cette organisation « *l'espace-entre-les-hommes* ». Ce qui nous ramène à nos constantes questions : Quelle est ma place en tant que travailleuse sociale « formelle », quelle est celle du bénévole, de la forêt, de la grand-mère, de l'errance, de nos chiens, de l'identification, de la tronçonneuse, du

<sup>38</sup> Entreprise Allemande produisant du matériel de motoculture forestier

<sup>39</sup> Pierre Delion « La constellation transférentielle » ed. Ares, Toulouse 2022, P.123/126

<sup>40</sup> « Tosquelles & Oury, parce que c'était eux... » Pierre Delion dans la revue Chimère 2014/N°84

<sup>41</sup> Hannah Arendt, « Qu'est ce que la politique? » traduction par Ursula Ludz, ed. Du seuil, Munchen, 1995

transfert du possible, de la diatribe légalisme, etc? Nous n'avons pas les réponses de cette dialectique. Alors nous nous sommes donnés la possibilité de donner à chacun sa propre place dans un ensemble. Nous ne disons jamais NON à la Tribu, nous disons OUI de la même façon, aux politiciens, aux financeurs, aux jeunes, aux bénévoles, aux travailleurs sociaux. Et ça, ce sont nos grands mères adoptives qui nous l'ont appris ainsi que nos dirigeants -CCAS/tribu-. Après on avise, voir on pleure.

Porté par une logique humaine inclusive et multiple, cet ensemble matérialisé sur un terrain forestier et bitumé de dix hectares « appartenant à la jeunesse en errance », nous permet donc d'adapter temporellement notre présence afin que le jeune soit en capacité de faire de nouveau confiance en l'adulte. Cette confiance établie, nous pouvons constater l'avancée progressive du jeune vers des notions d'altérité, de créativité car il semble plus apaisé d'un point de vue émotionnel. Car il n'est pas rare d'observer lors de nos premiers échanges de passation avec les professionnelles du CCAS, des jeunes montrant des personnalités paranoïdes voir dépressives et qui de fait ne peuvent dans l'immédiat répondre aux injonctions énoncées par les politiques publiques de l'insertion. De fait, l'accompagnant se retrouve enserré entre ses obligations de missions et les particularités de l'errance chronique du jeune. Le fait que les intervenants de la Tribu soient présents dans cet interstice, que l'accueil y soit sans condition apparente permet à tous de se concentrer sur « sa partie » et donc favorise la subjectivité de l'accompagnement pluridisciplinaire.

### C. Les indiens des bois<sup>42</sup>



Toutes ces références théoriques, ne sont bien sûr pas le fondement de la création de la Tribu. Elles nous sont arrivées cette année de par la formation du DU « *enfants et jeunes vivants en rue* » du SSI, puis au début de ce mois d'août 2024 de mon directeur de mémoire François Chobeaux ainsi que des différentes rencontres. Notre base en est plus humble : Archie Fire Lane Deer, grand père Wallace -*black Elk*-, Don C. Talayesva, James Robideau, Philippe Nicolas<sup>43</sup>, Robert

Doisneau, Claude Lévi-Strauss, Jack London, Anton Tchekhov, Jim Harrisson, Kafka et bien d'autres personnages incontournables de la condition humaine. Au début du mois de juin 2024, Hassan qui représente l'association « *Tissoriffin* » me dit : « *Au Maroc, donne le pouvoir aux hommes et ils te feront une société inéquitable. Donne de l'argent aux femmes et elles nourriront tout le monde sans différence, ni préjugés.* » Tous nous ont instruit, à leur façon, sur la nécessité d'une « Tribu » comme seule notion d'appropriation de notre conscientisation collective. À nous ensuite d'avoir pris le temps, d'en faire une lecture appropriée, adaptée à notre propre quotidien.

<sup>42</sup> Kévin Guignard : bucheron, mais pas que!

<sup>43</sup> Formateur acupuncteur sur ENB de Rennes

---

## CONCLUSION : La transformation

---

André GUESLIN a dit que « *l'errance est un sismographe de la conjoncture* »<sup>44</sup>. Pour nous, l'errance est porteuse d'une société autre. Celle d'une organisation sociale qui peut paraître déviante, mais inclusive, dans le sens où la reconnaissance de l'autre dans chacune des expériences de sa vie amène un positionnement éthique basé sur des valeurs travail et politique présentes au second plan. Nous amenons le jeune à réaliser qu'il est fondamental pour lui, d'être au centre de sa vie. C'est à dire, être centré mais en plus être la personne la plus importante de « Ta » vie. Pour mener à bien cette organisation, nous l'aménons à apprendre que son amélioration doit aller de l'interne vers l'externe, du psychisme vers le physique et dans le sens inverse de l'apparition des symptômes. Il faut savoir « être » d'abord. Ce que nous appelons le moment « T », celui de la Tribu, c'est le présent. Les jeunes arrivent et avec Kévin nous leur disons « *Ici, c'est neutre. Tu laisses tes problèmes, ton passé, tes conflits ailleurs.* » Nous partons vers le nouveau et laissons l'ancien. Car nous n'avons pas les compétences professionnelles nécessaires pour soulager l'avant. Nous, on ne fait pas le soin, on permet la pause rassurante qui va permettre au jeune d'aller vers le soin classique. Notre autre règle, plus ou moins respectée est « *pas d'alcool ni de drogue de 9h à 17h. Si tu sens que se sera compliqué pour toi, tu fais ton propre planning de présence* ». Le but ultime de notre chemin n'étant pas de les marginaliser mais de leur faire comprendre qu'ils sont porteurs d'une énergie spécifique devant trouver sa place dans cette nouvelle famille d'affiliation, là où, dans les familles précédentes ils devaient peut-être en manquer cruellement.

Personne n'apprend rien dans la peur, il s'éduque, se formate, se façonne mais ne s'élève pas. Et à bien y regarder, toutes les sphères et périodes de vie de ces jeunes sont menées par une peur. Pour les jeunes de la Tribu, après avoir discuté entre eux, la première interface d'approche lorsqu'ils rencontrent une difficulté, un besoin généralement illégal, c'est Kévin. Il rassure, écoute, permet d'éclaircir les propos et de mettre en place un premier scénario d'approche. La peur est toujours là, à la différence qu'avant elle était vécue individuellement alors que là, elle va s'organiser collectivement. Cette équipe est dans le « *savoir-être* » en groupe. Ensuite, ils attendent « *le moment* » pour venir m'en parler. C'est un moment d'observation assez drôle pour moi. Je sens qu'ils préparent une approche sans savoir vraiment quoi. Ils sont autour de moi, à distance, prêts à faire diversion, à m'observer ou à me parler de sujets totalement insignifiants. Du coup, j'attends, je me centre à mon tour, pour être prête. Ma défense à moi c'est l'attaque. Cet effet du groupe, peut durer plusieurs semaines. Colette a des phases existentielles extrêmes. Elle vit en rue, cela ne va pas. Elle a un appartement cela ne va pas. Tout est toujours conflictuel dans son existence : son couple, ses relations, sa voiture, ses boulots, sa famille et nous la Tribu. Elle trouve toujours des excuses improbables basées sur le mensonge. Elle souhaite venir s'installer à la Loco. Elle est dans une de ses mauvaises phases, perdue, et donc, comme à chaque fois, quitte tout comme pour fuir sa réalité du moment. Kévin arrive me voir en premier « *On avait dit qu'elle ferait partie des gardiens du site* » - « *Oui qu'elle pouvait venir de temps en temps mais pas de s'installer ni de quitter son logement* » - « *Mais c'est bien pour elle les moments que l'on passe le soir à discuter à la loco* » - « *C'est pas le propos. Si elle s'installe à la Loco, elle va penser aller mieux, arrêter tous ses traitements et ça va repartir en conflit.* » Quelques jours plus tard, vu que le premier scénario n'a pas fonctionné c'est au tour de Colette de venir me voir : « *Maintenant qu'il y a les Tiny Maouez ce serait mieux une gardienne pour les filles, c'est plus rassurant, que les gardiens* » - « *A un moment donné, Colette, il va falloir que tu comprennes*

---

<sup>44</sup> André Gueslin « *D'ailleurs et de nulle part* » Mendiants vagabonds, clochards, SDF en France depuis le Moyen Âge édit. Fayard, Paris, 2013.

que ce n'est pas en me justifiant les probables futurs problèmes des autres que je vais accepter. Si tu veux t'installer à la Loco tu vas voir les membres du CA en leur expliquant réellement Ta situation! Personne n'est dupe de tes mensonges. Tu ne peux pas nous demander de respecter ta demande si toi même tu ne nous fais pas confiance. » Elle n'a pas répondu, mais semblait satisfaite de ma non réponse. Je ne veux pas faire semblant de ne pas voir qu'ils vont mal et de répondre de façon conciliante de peur d'être maltraitante. Savoir regarder l'autre et verbaliser ce que je pense voir, me permet de les considérer en tant qu'individu dans chacune de leur particularité

A la tribu on a fabriqué une institution, telle une pensée, qui permet à chacun d'être à sa place et en relation avec les autres. Ce qui fait que « nos petites bibes » éclatées sur la toile en introduction, apprennent que revenir en son centre, c'est faire masse pour « être » plus fort, tout en apprenant à « savoir » ranger son propre « atelier ».

Dans son ouvrage sur l'enseignement de Gurdieff, Ouspensky<sup>45</sup> l'écrit ainsi :

« Le développement de l'homme, disait-il, s'opère selon deux lignes : « savoir et être ». ... Les gens saisissent ce qu'il faut entendre par « savoir ». Ils reconnaissent la possibilité de différents niveau de savoir : ils comprennent que le savoir peut être plus ou moins élevé, c'est à dire de plus ou moins bonne qualité. Mais cette compréhension, ils ne l'appliquent pas à l'être. Pour eux, l'être désigne simplement « l'existence », qu'ils opposent à la « non-existence ». Ils ne comprennent pas que l'être peut se situer à des niveaux très différents et comporter diverses catégories... ils ne comprennent pas que le savoir dépend de l'être. »

Comme Jean Oury, notre concept se créé au fur et à mesure du développement de nos pensées, de celui de nos rencontres.



Nous sommes tous consentants pour la diffusion des photos, que vous pouvez retrouver et même plus, sur notre compte FB : Latribu Detachenn.

---

<sup>45</sup> « Fragment d'un enseignement inconnu (sur les enseignements de Gurdieff) », ed. Stock Paris, 1949-P.104

---

## GLOSSAIRE DES DIFFÉRENTS CONCEPTS IMPORTÉS

---

Références théoriques du DU « enfants et jeunes vivant en rue » SSI, années 2023/2024 :

**Guillaume CORON** : cours du 22/04/2024 : « *Comment identifier & analyser les besoins d'accompagnement médico-psychosocial des Enfants & Jeunes en Situation de Rue* ». Il s'agit des **besoins fondamentaux universels** (p.16/17 « Ce n'est pas un stock,... ») liés au développement de tout enfant ou adolescent : le besoin d'expériences et d'exploration du monde -temps libres, activités culturelles, sportives, artistiques-, le besoin de cadre, de règles et de limites -pour un accès progressif à l'autonomie-, le besoin d'identité : -état civil, prise en compte des origines ethniques, religieuses, culturelles, linguistiques et le respect des composantes identitaires telles que le genre-, le besoin d'estime de soi et de valorisation de soi : - image de soi, pouvoir s'exprimer, être écouté et compris, avoir de l'intimité, le droit d'être informé, consulté et associé aux décisions qui le concernent. A ceux là se rajoutent les **besoins spécifiques** notamment liés aux situations d'un groupe ou d'une catégorie de jeunes, les **besoins particuliers** liés aux situations de handicap, d'addictions, de maladies chroniques, de situation familiale. **Le Méta besoin**, (P.16 « Ce n'est pas un stock,... ») sera lui le prémice de la future socialisation du jeune. Il englobe les besoins physiologiques et de santé, les besoins de protection ainsi que les besoins de sécurité affective et relationnelle. G. Coron préconise **une approche transversale** (p.13/14 Kcheckhov) comprenant un enjeu d'appropriation pluridisciplinaire et holistique de la situation du jeune.

**Olivier DOUVILLE** : cours du 23/02/2024 : « *Affiliation-Désaffiliation - Suradaptation Paradoxe* » : Il y a d'abord la **notion de filiation** qui concerne les règles de parenté, notre généalogie. Dans ce mémoire j'ai abordé la **notion d'affiliation affective** (p.19 « définition de la tribu de tachen » ; p.27 « projet culture » ; p.31 « Conclusion ») qui évoque l'idée d'appartenance à un groupe, une communauté qui va jouer un rôle crucial dans le développement personnel et social du jeune. Ces liens d'appartenance permettent d'établir une continuité et un sens dans la vie des jeunes, tout en influençant leurs comportements et leurs perceptions de la vie. Le groupe peut permettre au jeune de se sentir en sécurité et soutenu. L'affiliation est perçue comme un levier essentiel pour comprendre les dynamiques interpersonnelles et le rôle des relations dans son propre développement. **La suradaptation paradoxale** « *procède d'observations empiriques d'enfants et jeunes de la rue, c'est-à-dire vivant en permanence dans la rue, en raison d'une rupture de vie familiale. La suradaptation paradoxale ne définit pas un état, une compétence ou une pathologie. Elle constitue un outil pour les professionnels de la prise en charge, soignants, psychologues cliniciens, travailleurs sociaux, éducateurs, qui leur permet d'analyser « au-delà des apparences » les situations individuelles rencontrées et d'accorder une attention spécifique aux enfants et aux jeunes qui ne se présentent pas à première vue dans la commotion psychique ou dans la plainte. Clé d'observation d'auto-exclusion et clé d'analyse d'une errance psychique en tant que manifestation de réactions post-traumatiques.* » Delphine Laisney, cahier thématique « La suradaptation paradoxale » SSI, Mai 2014.

**Jean Michel COQ** : cours du 07/04/2024 : « *Trauma & Réactions Post Traumatiques* » :

**Le traumatisme** est une effraction, classifié en 4 types. **Le Type 1** : qui relève d'un événement unique et inattendu, avec un commencement et une fin : bombardement, accident. Il peut engendrer des troubles à répétition. **Le Type 2** (p.10&14 Kcheckhov ; p.13 Collette): Concerne des événements répétitifs : maltraitance familiale, institutionnelle, dont certains mécanismes de défense relèvent du déni pour survivre, de l'adaptation, du refoulement, de la dissociation : on ne dénonce pas par fidélité, on se coupe de ses affects, on peut s'identifier à l'agresseur,

refouler les peurs, les angoisses, la tristesse. **Le Type 3** (p.25 « les tiny maouez »): représente des événements violents multiples sur une longue période comme des situations de guerre, de violences familiales. **Les traumatismes relationnels précoces** qui sont issus de l'attachement dès la petite enfance - naissance-, l'enfant ne peut pas prévoir la réaction de l'autre, le parent est inattentif, voir l'enfant est isolé.

Autres références théoriques :

Jean OURY & François TOSQUELLES : « **Psychothérapie Institutionnelle** » : (p. 30 « STIHL & OURY »). Cette notion a été développée dans les années 1960, dont le lieu de référence actuelle est la clinique de la Borde. Cette méthode vise à transformer la manière dont les soins sont délivrés aux personnes souffrant de troubles mentaux en intégrant les dimensions institutionnelles, sociales & psychologiques. Quelques fondements : l'approche y est horizontale où patients et soignants participent ensemble à la prise des décisions. Le travail thérapeutique se fait en groupe et l'histoire personnelle de la personne est considérée dans son entièreté. L'environnement institutionnel doit être conçu pour favoriser l'interaction, la communication et la socialisation des patients.

Pierre DELION : « **La constellation transférentielle** » ed. Érès, TOULOUSE 2022. Et « **les transferts multitransférentiels** » (p.29 « STIHL ET OURY ») Ébauchée par Tosquelles et Oury ces concepts explorent la manière dont les relations et les dynamiques psychologiques sont représentés. **La constellation** met en lumière les figures parentales, les modèles relationnels passés et les émotions actuelles qui en découlent. Elle est centrée sur une représentation spécifique des relations passées dans une situation thérapeutique. **Le transfert** englobe une approche plus complexe qui prend en compte plusieurs sources ou relations. Il ne se limite pas à une ou deux figures symboliques (ex : parents), mais peut inclure des influences de plusieurs personnes significatives. Il explore comment des éléments issus de multiples relations impactent la dynamique thérapeutique, et comment les éléments peuvent être interconnectés. Ces deux notions permettent de mieux comprendre les dynamiques relationnelles des jeunes et d'explorer comment ses héritages guident leurs vies actuelles.

François CHOBEAUX : « **Lune De Miel** » : cité dans l'ouvrage « **les nomades du vide** », Paris 2011. (p.14 Tchekhov : p.20 « À la tribu nous avons des idées... »). Cette notion fait référence à une période initiale de bonheur, d'idéalisation qui survient au début de l'arrivée en rue des jeunes. Il explore les dynamiques de cette période. Comment elle influence les relations et comment les individus gèrent la transition vers des phases plus réalistes. La notion « **lune de miel** » met en lumière à la fois l'optimisme initial et les défis éventuels qui peuvent suivre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### Ouvrages :

- Archie Fire Lane Deer : « *Le cercle sacré : Mémoires d'un homme-médecine sioux* », ed. Albin Michel, Paris, 2000,
- CHOBEAUX François, SANTIAGO-SANZ Henri, MARCHAL Jean-Luc : « *Le travail de rue* » ed. Éres, Toulouse- 2024,
- CHOBEAUX François : « *Les nomades du vide* », 4ème éd, la Découverte, Paris 2011
- ENGÉLIBERT Pierre : « *complot en Cap Sizun* » ed : Alain Bargain le 15/03/2021, Quimper,
- GUESLIN André : « *D'ailleurs et de nulle part* » Mendiants vagabonds, clochards, SDF en France depuis le Moyen Âge édit. Fayard, 2013,
- KEROUAC JACK : « *Les clochards célestes* », ed. Folio, Barcelone, 2014,
- LEBRETON David : « *L'Adolescent à risque* », ed. Broché, Paris, 2002
- LÉVI-STRAUSS Claude, de l'académie française : « *Tristes tropiques* », ed. Pocket, Paris 1984,
- LONDON Jack : « *Le peuple de l'abîme* », Ed. L'escalier, Saint-Didier, 2018.
- PAUGAM Serge : « *La disqualification sociale* », ed. PUF, Paris, 2009

### Articles/rapports en ligne :

- COURANT Gilles : Directeur Adjoint : « *Un lieu pour dire, trente ans de clinique institutionnelle à Guénouvry* », Coll. Terrain Santé Sociale, ed. ENSP- 2006,
- De La BOETIE Étienne : « *De la servitude volontaire* », les marchands de nouveautés, Bruxelles, Paris 1826,
- DELION Pierre : « *La constellation transférentielle* » ed. Érès, Toulouse 2022 p. 123/126,
- DELION Pierre : « *Tosquelles et Oury, parce que c'était eux...*» Pierre Délion dans la revue Chimère 2014/ N°84,
- OUSPENSKY PIOTR : « *Fragment d'un enseignement inconnu (sur les enseignements de Gurdieff)* », ed. Stock Paris, 1949-P.104,
- CHOBEAUX François : VST N°158 - 2023 « *Mettre l'utilisateur au centre* » P. 129:130,
- PENAFIEL Bérénice : Thèse Université de Strasbourg, 7/6/22 « *La vie quotidienne des femmes en errance* »,
- PIMOR Tristana : « *Du jeune en errance aux Zonards* » Les sciences de l'éducation, Rouen 2014. Ed. CIRNEF,

### Vidéos :

- <https://youtu.be/ict30bVmWSQ>
- <https://www.youtube.com/@latribudetachenn>
- <https://www.facebook.com/>
- WAGON (Le) : Lien You tube :

